DÉPOT LÉGAL
VAUCLUSE
N° 486
1933

20me Année Septembre 1933

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE
■ PHILOSOPHIE ■

PIERRE HOURCADE .... *Les Hommes de Conrad*
ROGER VITRAC .... *Espaces et temps mêlés*
RENÉ GUILLERÉ .... *Mathias Roche (Concierge)*
LÉON GABRIEL GROS .... *L'âge de Raison*
VALENTIN PARNAC .... *Hublots*
ROBERT POULET .... *Ténèbres*
JEAN AUDARD .... *Du caractère matérialiste de la psychanalyse*

CHRONIQUE

GASTON BAISSETTE .... *La Grèce et « Les Voyageurs Transfigurés »*

NOTES — COMPTES-RENDUS

LA POÉSIE, par Léon-Gabriel Gros, Benjamin Fondane.
LIVRES, par Carlo Suarès, Hermann Closson, Jean Audard, Gaston Mouren, Georges Petit.

LETTRES ETRANGÈRES, par Marcel Brion.
LA PEINTURE : *Pascin*, par Roger Brielle.
A PARIS : *Les Expositions*, par Germaine Selz.
CHRONIQUE MUSICALE : *Duke Ellington à la Salle Pleyel*, par Georges Petit.
MACHINES PARLANTES, par Gaston Mouren.
MUSIQUE HOT, par Georges Petit.
THÉATRE DE PLEIN AIR, par J. B.,
Echos, Conférences.

REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° : **5** fr. **Étranger : 6** fr. **50**

N° 154. 20me Année. Septembre 1933.

Cahiers du Sud

Tome X. — 2e Semestre 1933.

Les Hommes de Conrad

Gide a rendu un capital mais aussi bien dangereux service à Conrad. A quiconque prononce ce nom, il est constant qu'on réponde: « Ah! oui... Typhon ». Or, Typhon, œuvre restreinte, limitée en portée comme en étendue, n'est indispensable à la gloire de son auteur que dans la mesure où elle joue le rôle d'une introduction, patronnée par l'autorité d'un grand nom, auprès d'un public non averti. Par contre, il est tout à fait injuste d'hypnotiser l'attention sur cette simple nouvelle et de laisser dans l'ombre tant de riches et complexes romans où se révèlent plus complètement et donc plus véridiquement le créateur et l'homme. Conrad, poète de la mer, Conrad inventeur de rêves exotiques et d'aventures inédites doit céder le pas, devant la critique, à une figure beaucoup plus attachante et dont la connaissance importe bien davantage : celle de Conrad, amateur d'hommes et animateur de figures humaines. Car ce qu'est Conrad, avant tout et par dessus tout, c'est un amateur d'hommes. L'aventure ne prend chez lui sa pleine signification, ne se justifie qu'en fonction des caractères, des passions, des folies et des rêves qu'elle aide à révéler. Elle ne se superpose pas aux êtres qui la vivent, comme un phénomène extérieur et de nulle conséquence spirituelle; elle revêt leur forme, elle nait en eux et par eux. Conrad a pris soin de nous en avertir par la significative épigraphe de La Bruyère inscrite en tête de « *The Arrow of Gold* ». « Celui qui

n'a connu que des hommes polis et raisonnables, ou ne connait pas l'homme, ou ne le connait qu'à demi ». Or, pris dans le tissu d'abstractions et de mythes qu'est notre quotidienne vie de société, tout homme apparaît, au regard de la vie d'aventure, sinon raisonnable, à tout le moins poli. Rares sont les vagues de fond capables d'exhumer ces grandes vertus primitives, génératrices de toute bassesse comme de toute grandeur et que la psychologie classique et moraliste, la nôtre bon gré mal gré, ignore ou déforme dès qu'elle les effleure. L'aventure, selon Conrad, arrachant l'homme à sa routine naturelle, rompant les liens d'habitude et de lâcheté qui le retiennent prisonnier du troupeau, s'avère seule capable de ramener au jour le fond de l'homme. C'est par elle, d'ailleurs, que Conrad apprît à se connaître et à assouvir l'instinct de « fraternisation » qui semble avoir hanté son inquiéte et fervente nature. D'où vient, dans son œuvre, la prééminence du héros sur l'événement, et le goût constant dont celle-ci témoigne à l'égard du héros aventureux.

Comme il est naturel, ce grand voyageur est exempt du naïf préjugé d'exotisme qui est le propre des amateurs d'aventure en chambre, ou des bourgeois apologistes d'un tour du monde confortablement rénovateur. L'aventure surprend Monsieur Georges (1) à Marseille, le Frère de la Côte dans sa retraite, et elle ne les y surprend que parce qu'ils sont dignes d'elle, parce que leur nature lui est en quelque sorte promise. Elle ne forme pas des hommes, elle les met à nu. Lingard (2) et Gould (3) sont sommés, par la nécessité d'agir, de se révéler ou de disparaître, mais cette impulsion du hasard n'altère en rien leur être véritable, elle ne fait que déclencher le drame intérieur qui seul donne valeur et sens à l'histoire de leurs actes Parfois elle s'impose au début d'une vie prédestinée, parfois elle s'insinue par la fissure d'une défaillance, parfois enfin elle guette le déclin d'une existence pourtant agitée (4), mais vierge jusqu'alors de toute conscience et donc de toute dignité. En somme, les héros de Conrad, ne sont point les esclaves d'une fatalité abstraite, rôdant autour

---

(1) *The Arrow of Gold.*
(2) *The Rescue.*
(3) *Nostromo.*
(4) *The Royer.*

d'eux, mais d'une exigence interne qui les possède et à laquelle ils refusent de se soustraire : leur vocation.

Ambitieux ou passifs, avides ou mystiques, purs ou souillés, il n'en est pas un seul dont la grandeur n'appartienne au royaume d'utopie. La mine de Gould, le rajah de Lingard, aussi bien que l'errance stérile de Heyst (1) ne sont que des prétextes à libérer leur âme angoissée, aux prises avec la plus exclusive des obsessions. Leur inadaptation naît de l'intensité de leur rêve, non pas de leur maladresse ou de leur faiblesse devant la vie. Ils ne fuient pas ce qui leur fait peur, ils cherchent avec une inlassable ténacité ce qui leur est plus nécessaire que le pain et le sel : l'assouvissement de leur désir. Agir, lutter, se dérober ou vaincre, nulle situation, nulle attitude n'a pour eux de sens en soi. Il s'agit de se sauver en libérant efficacement, pratiquement même au besoin, une hantise au regard de laquelle toute recherche d'intérêt immédiat apparaît dérisoirement factice. Leur flamme s'alimente à un égoïsme tel qu'il ignore toute contre-partie. A leur contact se volatilisent conventions, préjugés, passions, même sans qu'ils y prennent garde. Seules subsistent — chez les plus tarés au même degré que chez les plus innocents — les vertus élémentaires qui définissent et confirment un caractère viril: culte exigent de l'honneur — chacun d'eux, Mr. Jones, aussi bien que Heyst, a un honneur à la mesure de sa vocation — fidélité à l'amitié, et surtout fidélité à soi-même. Conrad chérit manifestement en eux cette conformité constante avec leur nature, cette volonté héroïque de demeurer intacts, malgré les éléments et les hommes; cet art, en un mot, de traverser la vie, dépaysés et solitaires, anarchisme spontané que ne dépare nul hypocrite besoin de justification. Les hommes de Conrad ne se mentent ni ne nous mentent jamais. Jamais ils ne maquillent leur nécessité en vertu, eux dont l'unique vertu est de ne point se soustraire à leur nécessité. Ainsi s'en vont-ils par le monde, graves et incompris. Le poids de leur secret étouffe en eux tout pouvoir de confidence; une épaisseur de mystère les recouvre et les protège contre la curiosité ou la sympathie de quiconque n'est pas de leur race. C'est un des thèmes favoris de Conrad que l'impuissance de la psychologie devant les grands rê-

(1) *A. Victory*.

veurs, détachés du conformisme social par leur instinct, non par le décret d'une volonté orgueilleuse et déçue. « Notre sens psychologique, affirme-t-il, est le plus grossier de tous : nous ne savons pas, nous ne percevons pas à quel point nous sommes superficiels. » Au reste ces outlaws ignorés de la masse s'ignorent eux-mêmes. Ils sont trop absorbés par la méditation et la réalisation de leur unique dessein pour être capables de « prendre conscience de l'idéalisme caché sous la simplicité de leur force ». Plus ils sont simples, plus ils sont impénétrables. La passivité volontaire de Heyst dérivant sans but à travers le monde, ou la quête obstinée de Lord Jim poursuivant son honneur perdu nous déroutent moins que Nostromo ou Lingard, tout entiers plongés dans l'action, vers des fins dont l'importance parait hors de toute proportion avec le sérieux et la ferveur qu'ils leur vouent. Conrad se borne à constater cet étonnant pouvoir d'illusion, dont à propos de son héros le plus achevé, le Lingard de *The Rescue* il donne cette définition, ambigüe certes, mais dont il est impossible de ne pas « éprouver », sinon comprendre, toute la justesse : « l'émotion fondamentale et inconsciente sur laquelle étaient greffés son besoin d'agir, le sentiment primitif de ce qui était dû à la justice, à la gratitude, à l'amitié,.... la fière conviction que parmi tous les hommes dans l'univers, dans son univers, lui seul avait les moyens et la force de venir à bout d'une telle aventure ». Et aventure, chez des êtres de cette trempe et de cette solitude, n'a point pour synonymes goût du risque, ni révolte. Francs de toute idéologie comme de toute servitude, le secret de leur grandeur et de leurs audaces, gîte au fond de leur cœur, en cette « sensibilité toujours *disponible* aux appels obscurs de la vie et de la mort qui est à la base de toute nature chevaleresque ». Lafcadio ? Non, mais « l'Adam primitif », le naïf animal d'avant la conscience et le péché, l'homme nu sans Dieu, l'éternel Ulysse.

Mais le hasard est là, qui veille à sa vengeance. Si vite et si loin qu'ils aient dû le fuir, si haut qu'ils aient voulu s'abstraire des contingences terrestres, une main brutale toujours les ramène au sol et les brise. Chaque roman de Conrad est l'épopée d'une glorieuse défaite, car « le monde est cruel, tant en sa volonté d'oublier qu'en sa volonté de se souvenir », dur à quiconque cherche à rompre le pacte. Chacune de ces exis-

tences est un système clos, dans lequel la moindre intrusion suffit à tout détruire. Or cette gageure en marge du monde, il est vain d'espérer qu'elle puisse se poursuivre indéfiniment. Nul calcul, nulle prudence, ne peuvent écarter le retour offensif de la civilisation contre cet ordre primitif, fondé sur un mythe individuel; et c'est le yacht de Travers qui vient s'échouer sur la Côte du Refuge (1), ou l'invasion des hommes de proie venus pour affronter celui qu'ils prennent pour un rival (2); c'est l'imprévisible calomnie d'un jaloux qui n'a point pardonné (3), ou la faiblesse devant la tentation d'un instant (4). Le plus léger apport d'un sang étranger suffit à empoisonner la félicité la plus durement méritée, à détruire un homme en dissolvant un rêve. Et puisque c'est en son cœur que celui-ci puise sa force, c'est au cœur que le destin le frappera. Les femmes de Conrad, si proches de leurs amants par la solitude, la ferveur et la fidélité à l'instinct, malgré le sacrifice consenti de leur vie ou de leur bonheur, apportent infailliblement avec elles la ruine et la mort. L'amour est l'obstacle contre lequel vient se briser la grande aventure spirituelle. Il est pour le solitaire la tentation de trahir, le renoncement à la passion unique. l'amorce du retour au monde par des voies périlleuses où toute son expérience et toute sa volonté s'avèrent inefficaces. Il ne sait, ni ne peut choisir: en proie à un tourment exclusif et jaloux, il se déchire lorsqu'il veut se partager. Bien entendu, ces femmes sont dignes de ces hommes, elles sont de même sang, elles l'emportent sur eux par l'intention et le sacrifice. Mais nul ne peut sauver celui dont le salut a pour prix le renoncement au bonheur. Et le bonheur est le plus redoutable piège tendu aux âmes « chevaleresques, disponibles aux appels obscurs de la vie et de la mort. »

Aventureux, complexes, forts et fragiles à la fois dans leur insoluble conflit avec le réel et l'amour, frères spirituels étrangement semblables par le destin, héros ou bandits, vainqueurs ou victimes, les hommes de Conrad forment une vaste famille au sein de la-

---

(1) *The Rescue.*
(2) *A Victory* et *Lord Jim.*
(3) *The Arrow of Gold.*
(4) *Nostromo.*

quelle il n'est ni élus ni réprouvés. Conrad ne conclut point, pas même à un pessimisme total. Sa vocation n'est pas de moraliser, mais d'évoquer des figures humaines et d'enchanter les vivants aux récits de merveilleux destins étouffés par le sort. Cependant ces énigmes ne demeurent pas muettes. La folie mal éteinte en nos corps trop quotidiens sait retrouver le sens obscur de ces signes légendaires. La hauteur de l'inévitable chûte mesure la noblesse de l'aventure. Que toute fidélité à l'appel intérieur soit vouée à ne laisser que cendres, ou la trace d'un lumineux souvenir, il est bon qu'un témoin véridique et sobre d'abstractions nous le vienne rappeler. La grandeur humaine ne saurait avoir de meilleur et de plus juste témoin qu'une lucidité franche à la fois de sécheresse et d'illusion. Ainsi, par delà Gould et Heyst, Lord Jim et le Frère de la Côte, se devine bien que volontairement absent de l'œuvre, la figure d'un maître-homme, ainsi que l'ombre d'une maîtresse-leçon.

Cette leçon, toutefois, demeurerait lettre morte si l'artiste en Conrad n'était à la hauteur du psychologue et si le don de vie, dont le schéma purement analytique que je viens d'esquisser n'a point tenu compte, ne faisait palpiter tout ce peuple de figures imaginaires. Or le don de vie, c'est la marque essentielle du génie de Conrad romancier. Son éloquence quelquefois verbeuse, son lyrisme de ci delà ingénu, ne parviennent pas à interposer entre ses personnages et nous l'épaisseur de littérature qui trahit la frigidité de l'esthète, ou du romancier moraliste à principe et à programme. Tout au contraire, il y aurait pour Pierre Abraham une étude singulièrement riche en matière et en conclusions sur « les créatures de Conrad ». Ce ne sont point des « êtres de roman » dont nous puissions nous donner le spectacle sans les faire participer à notre vie. Leur image s'impose à notre mémoire, égale en qualité et en intensité à celle des vivants qu'il nous fut donné de connaître. Ils s'ajoutent à notre expérience et l'enrichissent sans la dénaturer, sans que rien vienne trahir leur livresque origine. Conrad parvient à les baigner dans une atmosphère telle que, sans rien perdre de leur précision et de leur individualité, ils nous suggèrent le sentiment que nous collaborons avec leur créateur, en une complicité tacite. C'est que, sans jamais intervenir en personne, il réussit le tour de force de créer l'illu-

sion, qu'il est lui aussi « engagé » dans son œuvre, qu'il existe par elle et non elle pour lui. A ce prix il obtient le pouvoir de nous retenir prisonniers d'une trame si subtile et si tenace que nous finissons par mal discerner *sa* part, *leur* part et *notre* part en ces fictions. Conrad possède le don, fort rare, même chez les plus authentiques romanciers, de nous rendre ses personnages intimes. Evoquer prend chez lui son sens plein et presque magique. Présentés en pleine crise, révélés sans explication préalable ni préambule historique par leur réaction devant la situation de fait et le drame intérieur avec lequel ils sont aux prises, ce qui nous met dès l'abord en confiance avec eux, c'est que Conrad fait pour eux, comme nous-mêmes pour nos amis les plus chers, la part de l'ombre. Tout ce qui reste en eux d'inexprimé et d'inconnaissable est en quelque sorte à nos yeux garant de leur vérité profonde. Il est rare qu'un excès de perspicacité vienne détruire l'illusion de la vie. Aux commentaires sur des idées ou des notions, aux reconstitutions trop ingénieusement parfaites, l'art suggestif de Conrad préfère la notation des signes, — formules, réflexes, manies, attitudes — où se concrétise tout l'individuel d'une vie. Il a pour les choisir un instinct infaillible qui sait ne rien sacrifier de la précision typique à une mystérieuse poésie, et justifier leur retour en un leit-motiv qui rythme en quelque sorte la durée et mesure l'écoulement du temps artifice qui restitue au roman les conditions mêmes du réel et aux héros imaginaires « l'inimitable saveur que nous ne trouvons qu'à nous-mêmes ». Puis, aux états de conscience parfaite, où l'homme croit ne plus rien ignorer de ce qu'il est et de ce qu'il veut, Conrad préfère de toute évidence les heures troubles où celui qui se cherche et s'interroge se trahit malgré lui par la tristesse et le doute. Toute la gamme des inquiétudes, solitaires ou dialoguées, absurdes ou légitimes, viles ou sublimes, il sait en jouer avec un art incomparable de volontaire et minutieuse insistance qui contraste éloquemment avec la rapidité des épisodes d'action. Le lecteur se sent investi de secrets informulés, d'angoisses à demi explicitées, de détresses ou de triomphes qui enivrent, d'abandons ou de faiblesses qui condamnent. Il est le confident de vingt destinées qui s'entrecroisent dans l'ombre et ne lui laissent pas le loisir ni l'envie de se dérober. Ainsi se referme autour de

lui un présent qui l'absorbe, un climat qui le naturalise, pour ainsi dire, au pays du roman.

Mais si Conrad s'attache et nous attache de toute sa tendresse aux créatures imaginaires qu'il évoque avec un tremblement d'amitié dans la voix, s'il leur fait pieusement escorte jusqu'au grand silence énigmatique de la dernière page blanche où tout est terminé et rien n'est résolu, une part de lui même sait toujours échapper à l'emprise de l'œuvre et, en un sens, à sa duperie. Dupe, il ne consent pas plus à l'être de la détresse des hommes que de leurs illusions, et, c'est l'humour qui le sauve du désespoir comme de la fadeur sentimentale. La plus sombre, la plus douloureuse figure, Heyst et M. Jones, Blunt et Ortega, s'éclairent d'un sourire où la lucidité déguise l'émotion sans la renier. L'humour est chez lui une réaction de défense contre la vie, au même titre qu'une forme plus virile de l'humaine sympathie. Par l'humour s'accroit encore l'intimité familière entre l'écrivain et ses personnages, entre ceux-ci et le lecteur-confident. C'est lui qui confère à l'accent cette vibration unique où se révèle sans feinte, sinon sans art, toute la complexité de cette âme très riche et très libre. Ici l'on ne sait plus où finit l'aveu, où commence l'artifice du conteur-né, habile à plaire parce que soucieux de persuader. Au reste, la force du sortilège n'est pas amoindrie par cette pudeur de la sincérité qui ne fait au contraire qu'en rehausser le prix. Les personnages de ses romans n'en furent pas moins ses frères, avant de nous admettre à cette fraternité. De là vient leur obsédante, leur efficace présence en nous, leur évasion hors de la cage littéraire. Sitôt le livre refermé, on éprouve avec une acuité presque inquiétante le sentiment d'une identité presque absolue entre l'imaginaire et le réel, entre le possible et le vivant. Telle est la plus hardie et la plus humaine « aventure » de Conrad.

Pierre HOURCADE.

Espaces et Temps mêlés

Entraves...

I

Une femme écorchée aux grilles d'un journal
Voyage. Le sommeil enflamme la prairie
Où se dresse sur un funèbre piédestal
Un éclair statufié jusqu'aux nuageries

II

Nœuds de la bête Chevelure
Sur ton repos cet épagneul
Les lys dévorent tes chaussures
Et ton charme se venge seul

Le grain de blé farine et rêve
Avant le soleil revenu
Phare Forêt Aube de sève
Dans mes bras comme un pain fendu

Digitale du labyrinthe
L'herbe du quartz tranche ce fil
Dévêtue elle sera crainte
Voyageuse de son profil

Un gramme de chair où le prendre
Ce meuble mouvant est fermé
De cire de sang et de cendre
Et d'une femme blanche armé

Le dé de marbre du silence
Contient l'abeille et son bourdon
Architecte de l'abondance
Sépulture de l'abandon

III

Un arbre déchirant jusqu'aux feuilles qui tombent
Est traversé d'oiseaux de soleil et de pluie
Une femme à son pied y dort comme une tombe
Toute nue au milieu de la vigne et des buis

La fenêtre taillée par un rayon oblique
Dissimule une main posée sur un fruit mort
Un insecte en mangeant y fait de la musique
Le jardin est paré des mâtures du port

« Je te dis de venir t'asseoir à notre table
Pour augmenter des tiens le collier de nos dieux
Tout est si lent si blanc si vrai si misérable
Il nous faut le fermoir du réveil de tes yeux »

« Car nos cils sont tremblants et notre lèvre endure
Le désir sous les chiens couchés sur nos genoux
L'ombre trémière de l'orage qui te mure
Présage s'il fait nuit que tu n'es pas pour nous. »

La neige en s'allongeant sur l'écho de cet arbre
Eclairait le combat de nos cœurs messagers
Et la foudre en tombant a voulu n'épargner
Qu'un seul grain de raisin de ce festin de marbre.

Roger Vitrac.

Juillet 1933.

Chez Mathias Roche

(CONCIERGE)

Cette femme m'a lancé dans les yeux son regard comme le rayon d'une glace de poche, je ne vis pas pour elle. Si les femmes voyaient la beauté de celle vers qui je vais. Hélène ! Je ne puis la séparer de l'idée de marbre blanc, de colonnes au fronton d'azur. Aujourd'hui pour elle le ciel même de la rue Delambre est dorique. Hélène m'attend sur le seuil d'un temple où je pénétrerai dans sa lumière. Son oncle reçoit à 4 heures, j'entre... Petit pavillon de jardin zoologique ou est écrit concierge, variété ornithologique. Dans le carreau un guichet de confessionnal, par la lucarne ouverte sur son existence passe une odeur de marc. La vieille concierge habite un Rembrandt et boit son café avec le nez de Dante. Busqué sur le menton qui avance, comme un bec accroché à sa mangeoire, ses épaules maigres sur les ailes fripées de son châle, ses yeux noirs de corbeau brûlé, on dirait un vieil oiseau usé par sa cage. C'est l'instant sacré du café au lait. Trêve à la vie, pour elle aussi l'arôme fleurit de blanches aubépines sur un ciel bleu. Chaque gorgée est un printemps ou bien promenée sur un char aux saluts de la foule jadis elle fut reine d'un jour, rêve-t-elle à son enterrement ! La couronne des locataires, un bouquet de la fruitière, qu'enverra la propriétaire?... Une casserole est posée sur la table, des poêlons à terre, le désordre d'une maison après une inondation, le lit bateau comme une barque échouée, des épaves de meubles, elle-même pauvre épave, elle a vraiment l'air naufragée. Au mur une Joconde sourit près d'une photo de zouave. Une légion d'honneur sang déteint sous un verre bombé, des pochettes primes et des calendriers. Un obus brille

sur une étagère comme l'oiseau décorateur elle a orné son nid. Le filtre de fer blanc, la bouteille à eau gazeuse sont ses dieux lares. Aucun vide entre les objets, tous sont pressés, prolongement d'elle qui de son fauteuil leur commande comme à des êtres simples et qui l'aiment. Son vieux fauteuil aussi est un être, son préféré, son double qui a pris sa forme, moulant la place de son épaule de travers, lui aussi rhumatisait les jours de pluie se plaignant de tous ses ressorts, il lui ressemble comme les gens qui ont longtemps vécu ensemble. Il est sa seule famille, son vieux fauteuil où est mort son homme, où sont morts son père et sa mère. « Monsieur Mathias Roche ? » « L'atelier près de l'accacia » Un arbre, dernier témoin de l'antique forêt, étend ses bras de druide. Seul sur son île végétale, autour de lui a monté la haute marée des maisons. Le paysage s'est pétrifié. Chaque jour le terrain se rétrécit comme un vieux parchemin, se résorbe, va disparaître.

Les hommes tuent la terre. L'accacia est devenu aveugle de ne plus voir jamais le soleil, mais il verdit encore. Un printemps lui vient par dessous les caves, les égoûts, les carrières, à travers les morts profonds, d'au delà des verrières des bois lointains. Des chalets à deux étages, d'escaliers suspendus et des balcons de bois évoquent quelque palafitte d'un lac desséché. Un atelier, sa cheminée de tôle, retenue par des fils de fer ou des vieux chiffons accrochés s'envolent en flammes sa crête découpée vestige d'exposition semble le steamboot désaffecté d'un Mississipi. Autour s'ennuient des grands murs de meulières aux échelles de lucarnes, le mur social qui ferme l'horizon où le rêve vient se briser, derrière est parqué le troupeau dans ses cellules de ciment avec ses amours médiocres, ses buffets Henri II ses macramés et ses ennuis d'argent.

René GUILLERÉ.

L'Age de Raison

I

En toute candeur et simplicité d'esprit vous est-il jamais arrivé d'inventer une religion ? Les jeux d'enfants ont de ces étranges perversités et qui ne s'exercent point seulement sur d'infortunés animaux domestiques mais bien sur un monde interdit quoique obscurément possédé, cet univers des idées que patiemment désorganisera la culture, déformant le merveilleux individuel ou le muant en pratique vérité sociale. C'est là sans doute obscur langage et qui fleure le pedantisme mais comment parler après tant de lecture de cette fraîche métaphysique de l'enfance, toujours diverse, instable à ravir, ridicule aux yeux du monde, mais en réalité la seule foi que nous ayons authentiquement vécue. Il faut avoir un certain courage pour l'avouer, plus de courage encore que de naïve confiance pour s'efforcer de rendre avec toutes les prétentieuses maladresses de l'âge mûr les démarches corporelles , tactiles par quoi l'enfant édifie son système de pensée. Ce mot d'enfant, je sais bien que je n'ai guère le droit de l'employer car le stade dont je rends compte en ces quelques lignes jetées au hasard se place aux entours de cette septième année que l'on tient pour être l'âge de raison, l'âge où selon l'Eglise l'Esprit Saint peut visiter les âmes. Tout dès lors, est déformé au gré des adultes certains de détenir la Vérité, vérité profane, vérité révélée il n'importe, il s'agit toujours d'une orgueilleuse majuscule flanquée du plus impudent des articles définis. C'est le triomphe des ornements baroques, le temple souillé de tentures, d'idoles, d'encens. Le beau tapis rouge qui mène, éclatant comme l'évidence rectiligne comme la logique vers le fauteuil de Monseigneur et la vérité de l'Eglise. Il a fallu apprendre

à lire, et fini le temps glorieux où les lettres étaient une forêt, où l'on se perdait en des taillis de caractères, sous des ailes d'accents. Entre les murs plâtrés de la neuf et déjà moisis, dans une odeur d'encre où fulguraient mille étoiles maladroites vouées à la pierre ponce il a fallu tendre les doigts aux premières règles. Alphabet, règle de trois, artithmétique. Les premiers bâtons. Une monstrueuse conspiration les veut inertes à jamais, et nul magicien pour les muer en fleurs, en reptiles, en oiseaux, quoi encore? Pour chaque forme un mot et définitif. Ou bien c'est le bonnet d'âne, la consigne, l'anathème social, le conseil de guerre. Il ne s'agit plus de plaisanter, voici votre âge de raison (tout prêt, tout chaud offert sur un plat avec la clef des songes et le gant des défis à ne point relever), l'âge non pas de ma raison ou de la vôtre mais de la leur, de la raison commune comme les cimetières, publique comme les maisons. L'âge de leur raison. Ne vous avisez pas d'en sortir car notre esprit donne la force, celle du troupeau, celle qui permet à ces pâles loups de jouer aux moutons. Le jour où vous serez assez noblement abrutis et la tête ronronnante de ces mots qui hantent les pourritures vous pourrez poser des colles aux docteurs. Flonflons des distributions de prix, couronnes, laïus « Remerciez le ciel mes enfants, qui a voulu que vous receviez une éducation religieuse » — « La République a voulu que les enfants du peuple participassent au progrès des lumières ». Chevrotement épiscopal, cul de poule académique. Monseigneur ou un quelconque frère trois points, ignorantins de la même eau sale et aussi infectements oints de baumes et de diplômes. Et ces jolis messieurs de tailler leur bavette éducative. D'un côté le jeu, de l'autre le travail. Certes nous ne dédaignons pas le corps. Nous entendons par là que les sports, l'hygiène tiennent une place de choix dans nos programmes. Un petit couplet sur le « mens sana » et le besoin où est la patrie de braves petits pioupious fait à merveille dans le tableau. Avant toute chose instruisez-vous, croissez en force et en sagesse, un peu de patience et demain l'on vous proposera le paradis du latin, du grec, de la saine philosophie, du code civil et du fonctionnement de la mitrailleuse. Amusez-vous, ce sont les vacances mais n'oubliez pas votre rentrée, la rentrée des classes, la rentrée dans le monde,

ni vos devoirs, celui d'écriture, celui d'aimer vos parents, celui d'arithmétique, celui d'aimer la France. Entre les devoirs et les problèmes. De grands poètes, Manuel, Jean Aicard vous diront tout le charme qu'il y a à fréquenter l'école. Comme vous êtes heureux d'être des enfants, des enfants qui apprennent à lire, qui ne font pas l'école buissonière, mais vous ignorez votre bonheur. Devenez grands, forts, instruits. Voici des jeux, soldats de plomb, le petit Larousse, des panoplies, l'histoire en images. Tout est beau en France, fille aînée de l'Eglise, soldat du droit, mère de la démocratie. Grandissez mes petits, et si le travail vous parait morne il y a l'arc-en-ciel des atlas et le ronron des sous-préfectures. Et si la géographie elle-même ne vous délivre pas de la tentation de jouer considérez que la France est en deuil de l'Alsace. Ce stigmate violet sur vos cartes ce sera votre honneur de l'effacer. C'est là votre seule raison de vivre. Si tu veux être soldat il te faut manger beaucoup de soupe. Si tu entends voter selon les immortels principes il te faut apprendre à lire. Des bons points à la légion d'honneur c'est le même programme. Si tu sais ton catéchisme tu auras une pièce de cent sous, une tire-lire, un livret de caisse d'épargne et plus tard un compte en banque. Tu seras un bon français comme tes parents qui ont des fonds russes. « Monsieur l'Instituteur, je suis désolée, mon fils ne pourra jamais aborder St Cyr s'il demeure aussi faible en mathématique. « Mais oui, mon petit, les Prussiens nous ont battus en 70 parcequ'ils savaient mieux lire que nous. Apprends, apprends. L'Avenir est à l'instruction. Travaille, travaille. Tu auras des désillusions. La vie est dure, nous ne savons pas où nous allons, il faut gagner son pain à la sueur de son front. Quelle honte ma chère madame, ma bonne prétend sortir avec un chapeau. De mon temps nous travaillions douze heures par jour. Heureusement que l'on va rétablir le service de trois ans. Cette guerre des Balkans tout de même! Je ne regrette pas de m'être abonné à « L'Illustration ». C'est la Franc-Maçonnerie qui nous perd. Ah! ces Jésuites, on les fait sortir par la porte ils rentrent par la fenêtre. Que la vie est chère! Toi occupe toi de tes devoirs, travaille. Poincaré a été élu, un Lorrain. Si ce n'est pas une honte ces jupes-culottes. J'ai vu les soldats qui partaient pour le Maroc. Oui madame il s'est

enfui avec une créature. Ah que c'était beau le chant du Départ. Pensez donc, il lui avait donné un rendez-vous. Avec l'aviation la guerre est impossible. On dit qu'elle est allée accoucher à Marseille. Ton fils, la caserne le dégourdira. La mère prétend qu'elle est en apprentissage. Vous comprenez les canons tirent trop loin. Quand seras-tu sérieux ? C'est un beau parti après tout. Dépêche-toi d'aller servir la messe, nom de Dieu...... 1913.

II

Seulement il y a le jardin. Dans les prisons les mieux conçues pour l'inconfort des prisonniers on oublie toujours quelque chose et sous dix pieds de maçonnerie le prisonnier s'évade. Liberté provisoire du sommeil. L'araignée et Latude. Au grand air c'est autre chose. Il y a tant d'arbres qui se foutent royalement de Monseigneur et de l'Inspecteur d'Académie, tant de feuilles qui n'ont aucune raison d'être au point de vue social et qu'il serait malaisé de rattacher à la question des provinces captives. Il y a bien les sauterelles plus ou moins tricolores, il y a bien les cigales enregimentées par les félibres, mais est-ce leur faute? La rosée du matin les absout, leur confère un nouveau baptême. Tant de vaines images verbales ne les inféodent point à la ferule ecclésiastique car il s'agit d'air, de lumière, de soleil, toutes choses qui n'ont rien à voir avec la conquête de l'air, l'ère des lumières et le Roi-Soleil. Seulement comme le langage a tout sali il est difficile de parler proprement des choses les plus pures. Jusqu'à ce mot de pureté qui déjà trahit mes intentions car si j'invoque ce vocable de pureté je donne de la laisse à ceux qui croient à sa contre-partie, qui estiment qu'il y a des impuretés autres que celles inventées par les hommes, qui classent ignoblement, cataloguent, étiquetent, inventent des adjectifs au lieu de tenir les choses pour ce qu'elles sont, une réalité et qui n'a rien à faire de nous, frottés de livres, puant le mensonge. Les choses qui sont: un arbre, une pierre. Au moment tragique où l'enfant va perdre sa raison pour atteindre à celle d'autrui l'esprit a encore assez de simplicité pour comprendre. Des doigts pour toucher, des yeux pour voir,

des oreilles pour entendre. Le temps où l'on ignore la botanique, le temps où l'on toucherait les vipères comme on caresse un oiseau. Le temps où il n'y a pas de danger, où l'on court au danger. Folies de l'enfance. Non les fauves de La Fontaine qui portent perruque ou les panthères puritaines de Kipling mais les belles bêtes dévorantes et qui dévoreraient. La voilà bien la mort sans phrase, sans la morphine de la consolation. La vie dans le sang, dans les cellules d'un splendide animal. O panthère noire ne serait il pas meilleur d'aider au mouvement de tes membres souples, à l'éclat lunaire de ton pelage que d'avoir à ramper sa vie entre quarante millions de limaces cartésiennes ? Instinct de conservation qui dès l'apparition de la vie entraina les séparations, les oppositions, les catégories. Instinct à l'origine de la pensée qui est égoïsme, discrimination. Premier crime de la vie contre la vie, premier renaclement de l'individu qui ne veut pas se mêler à la vie de tous. Le jour où le premier mollusque secréta la première coquille. Ere de méfiance, de peur après des millénaires de majesté minérale, de splendides inquiétudes sismiques. Lorsque l'enfant aborde le monde il le fait avec ces terribles antécédents, avec en lui cet instinct de protection qui démontre mieux que n'importe quel autre argument que le monde est râté puisque il s'y trouve une place pour la méfiance. Alors que tout aurait pu vivre de soleil, d'attraction comme les planètes. Harmonie première qui n'est plus permise aux vivants.

Métaphysique de l'enfance. Religion que désavoue le catéchisme. Mais au fait as-tu jamais avoué à Monsieur le Curé que tu adorais le soleil ? Et pourtant c'est de sa faute puisque lui-même t'a révélé que les sauvages adoraient le soleil. M. l'instituteur n'a-t-il pas ajouté que nos ancêtres, les gaulois, coupaient le gui (avec des faucilles d'or) pour célébrer l'an neuf et qu'il leur arrivait d'immoler des victimes humaines. (On n'était pas en République, n'est-ce pas?) Et puis voilà tu lis « L'Intrépide » et même « L'Epatant » ce qui est plus grave. Tu vas même au cinéma voir Prince, Max Linder et surtout ce grand film ou Louis XIV monte sur les toits pour rendre visite à Mlle de La Vallière. Tu vas au cinéma comme les gamins du ruisseau, tu iras donc en enfer. Ça c'est la demoiselle du patronage qui l'affirme mais n'est-ce pas Grand'Ma-

man te paye le ciné et tu t'émerveilles d'y voir les fleurs pousser au ralenti. La demoiselle du patronage c'est une calotine déclare ton oncle, ce même oncle qui fredonne.

La Sainte Vierge qui n'y voit guère
Fait la culbute sur le Bon Dieu

Evidemment cette chanson le fera mourir avant l'âge mais comme tu es déjà assez pervers pour préférer le ciné au patronage tu te réclames du sentiment de la famille et crois ton oncle sur parole. Et voilà un beau jour tu mêles tout, tu renies la Sainte Eglise de Monsieur le Curé, verses dans la superstition honnie par l'instituteur. Sans doute tu donnes chaque semaine un sou à l'œuvre des petits chinois mais tu crois au Soleil. Oui, petit malheureux, tu crois au soleil comme les sauvages. Tu n'as pas honte d'être un sauvage? Les vilains sauvages qui ont des anneaux dans le nez. Des anneaux dans le nez. Mais Gaby on ne te permet même pas d'y mettre les doigts. Te voilà devenu idôlâtre, honni par neuf cent quatre vingt dix neuf conciles. Alors tu ne le dis à personne, tu vas au jardin à l'heure du sacrifice car tu sais trop bien ton catéchisme pour ne pas savoir qu'il y a une heure du sacrifice. Le Sacrifice de la Messe qui n'est valable que le matin. Le sacrifice du Goûter quand la demoiselle du patronage t'invite à offrir ta barre de chocolat au Sacré-Cœur pour qu'il protège la France. Et d'ailleurs n'y a-t-il pas une chanson où le petit Jésus partage sa pomme avec Jean-Baptiste. Il y a même un chromo dans la chambre de tes parents où Jésus tient un globe en main et tu as toujours cru que c'était une pomme. Personnellement tu veux un sacrifice plus parfait, un sacrifice de nouveau testament qui dépasse tous ceux d'Abraham et de Melchisédech. Un jour de soleil tu t'en retournes au jardin cherchant une victime pour ton Dieu. Simplicité des grandes personnes qui croient que tu vas jouer.

Une pierre. Blanche. On t'a appris que cette couleur était un symbole de pureté. Triangulaire. Oui, triangulaire, mais ce n'est point un argument pour les thèses freudiennes. En servant la messe tu t'es simplement aperçu que sous l'autel luisait, inscrit dans un triangle enjolivé de pattes de mouches que l'on t'a dit être du Grec, l'œil de Dieu. Une pierre triangulaire

mais il n'y a pas dans ce choix plus de « libido » que sur ma main. C'est difficile à trouver une pierre blanche. Elles sont grises, bleues, veinées. Tu la trouves enfin ou tout au moins décrétes qu'elle est blanche. Puisque tu te fais Grand-Prêtre tu n'en es pas à une affirmation près. Te voilà donc muni de ta pierre et de tes convictions. L'heure est venue du sacrifice. Tu sais à quel Dieu l'offrir. C'est déjà un point d'acquis, savoir à qui tu vas offrir ton sacrifice, tu ne le sauras pas toujours. Il ne manque guère qu'un accessoire, la victime, car, n'est-ce pas, tu es trop homme pour songer à t'offrir toi-même et l'on t'a enseigné que les coups de soleil sont dangereux. Une très simple logique: vouer au soleil ce qui vit sous le soleil. Tu n'as pas la prétention de capturer à cette fin les planètes, la terre, les oiseaux, les quadrupèdes, ni même les grandes personnes. Un cheval ça rue, un chat ça griffe, une grande personne ça giffle. Un insecte ça pique. Tu le sais par expérience. Mais tu sais aussi par expérience, ô limbes de la civilisation, qu'il y a manière et manière. Si l'on saisit une libellule par les ailes elle ne peut se dégager. Une sauterelle en comprimant ses couteaux. Faute de mieux tu offriras des sauterelles au soleil.

Entre le pouce et l'index. Facile à dire mais encore faut-il que le terrain s'y prête. Entre les graviers, dans le désert des allées rien à faire, c'est un jeu pour l'insecte que de prendre son élan. Un claquement et le voilà à dix mètres de portée sur une branche haute. Toute une tactique doit présider à cette chasse. Il s'agit de ruser, de feindre, de pousser la sauterelle convoitée vers une zone d'herbes. Dans cette forêt mouvante, à l'égal du cresson au fil de l'eau, toutes les maladresses toutes les misères de la pesanteur se font les complices du poursuivant. Le camouflage même du criquet, pâle comme la naissance d'Avril, ne parvient pas à le sauver. Ses tentatives de fuite ne tardent pas à le trahir et si par hasard, épuisé enfin, il s'accroche de ses pattes désespérées à une tige qu'il étreint, ç'en est fait de lui. Ma main n'a plus qu'à le cueillir. Emotions de la curée. La sueur ruisselle à ton front. Tes tempes battent, tes paupières. Le petit ventre annelé. La bave couleur de jus de tabac. Hallali par les bourraches, les verveines, les filets d'eau. La sauterelle captive au-dessus de son univers familier, de ses montagnes, de ses vallées Dominant sans effort, haletante de crainte animale,

mais sans doute fière d'être exaltée entre les sauterelles, distillant à petits coups sa noire liqueur comme tel poète ses amères pensées le jour même où l'empoigne la serre d'aigle de l'esprit. Première victime de mon fanatisme, tes compagnes si elles ont la faiblesse de raisonner parleront de Providence, de miracle et ainsi naîtra, conté sous les touffes d'herbes, le plus émouvant des évangiles.

Voici la pierre triangulaire. Une écorce d'orange pour voile d'autel. Une épingle. La victime montée en épingle, couteaux brisés, impuissante, saignant toujours ce liquide qui donne à une épingle méprisable des apparences de diamants. Tu sors de ta poche une ficelle, une toupie, un sucre d'orge, un billet de cinquante centimes. Instruments de supplice? Ce canif peut-être? Non certes tu es trop raffiné pour verser le sang. Une thologie obscure encore te suggère soudain des rites, rites logiquement, mystiquement déduits. Et voici ta décision pontificale, celle que tu offres au soleil périra par le soleil. Une vulgaire loupe et le dieu est à tes ordres. Un cruel petit dieu à la mesure de ton enfance, rayonnant dans son ostensoir focal, amibe de feu aux cils de lumière, délicat comme la mort sous une seringue de Pravaz. Soleil domestique, soleil jouet dont tu diriges les mouvements, dont tu fais osciller le glaive de feu. Le pinceau mortel erre sur la pierre, roussit un minuscule lichen, met en fuite un rouge puceron qui s'abat foudroyé, grésille, s'anéantit. Archange à l'épée flamboyante, destruction de Sodome, embrasement de la guerre future. Cette humble pierre et toutes les puissances du soleil qui convergent vers elle. Par billions de tonnes tous les minéraux encore gazeifiés, transmettent leur message à ce caillou de notre terre qui a accompli son cycle minéral, qui est parvenu à ses fins. Drame de la plus basse jalousie cosmique. Toute l'envie du soleil dans cette morsure de feu, toute la rage impuissante qu'il met à vouloir s'éteindre, à devenir une planète à son tour, à se reposer dans la mort d'une forme à jamais atteinte. Et toutes les bêtes de la future planète, les bêtes qui seront. Les sauterelles qui seront un jour dans les jardins du soleil, entre des herbes inouies, au bord de fleuves si profonds que l'anneau de Saturne n'y serait plus qu'un nid abandonné de flamant. Toutes ces vies à venir jalouses, mauvaises, brûlant de leur propre colère, brû-

lant de détruire cet insecte qui est déjà rentré dans l'histoire. (Parenthèse psycho-planétaire. Si la lune est l'astre des amants, si elle bleuit les poèmes, les cartes postales, les mers, c'est que pour elle tout est fini, qu'elle a pris sa retraite de brasier, sa retraite de planète délivrée de toutes les vermines et qu'elle n'a plus rien à désirer. Comme elle n'est plus bonne à rien elle peut se payer le luxe d'être bonne, luxe des morts). Alors s'approche la lame au fil de feu, à peine striée de poussières, à peine oscillante, régulière comme la pendule de la destinée. Le glaive sur la sauterelle, l'orange, la pierre. Vengeance du monde des gaz contre l'animal, le végétal, le minéral. Et cette main d'enfant comme dans la Bible, comme dans l'histoire de France. Eliacin du soleil, Jeanne d'Arc du soleil, Barras du soleil.

Premier contact du rayon et de la troisième patte droite. Transmission de la sensation. Les ganglions cérébraux traduisent douleur et l'insecte de vouloir fuir d'ébranler l'écorce, la pierre. Deux fourmis affolées échangent leur craintes à perdre antennes. Le long des anneaux agités d'une houle de souffrance, le long de la cuirasse dorsale, et lentement sur ces écailles terreuses cette lame de soleil qui soudain se darde entre les deux yeux. Ces quelques millions d'yeux plutôt, car tu sais tes leçons de choses et que les yeux d'insectes sont millions de prismes. Qu'elle doit être belle la mort ainsi entrevue. O sauterelle, victime sans tache, ce n'est point un seul glaive de soleil mais un arc en ciel de glaives, une voûte de feu aux noces de ta mort, le sang des astres autour des herbes et devant tous ces yeux qui éclatent un à un des graviers qui sont des montagnes pourpres, violettes, orange. Vision béatifique. Le chant d'une cigale jongle avec ces perles, ces lunes, ces poussières. Tu étales tes ailes bruissantes et grillent tes minuscules œufs rouges et se fane le bleu de ces ailes à rendre jaloux les plus magnifiques oiseaux. Le glaive s'enfonce, tourne sa vrille d'enfer. Suppliciée dont les prunelles ne se voileront pas, morte sans paupières et qui ne saurais fermer les yeux. Tes yeux boutons de guêtre, tes yeux bourgeons de cerisier, tes yeux étoiles des fougères. Un éblouissement et chavirent les girandoles de ta réalité, fuse une dernière fois le plus trompeur des feux d'artifice. L'arc en ciel s'enroule autour de toi, ressort éclaté de l'horloge du temps, et t'enserre de ses algues et t'étrangle et t'achève. Minu-

tieuse agonie qui opère avec une science digne de l'érotisme le plus parfait. Tant de lumière blanche pour t'entourer des ombres de la mort, tant de lumière décomposée pour recomposer ton être au sein d'un soleil enfin à ta mesure et qui à force de t'aimer a tout mis en œuvre pour te dévorer.

Ainsi naissais-tu, religion interdite. Ce fut le temps des miracles. Au-dessus des fourmilières en révolution cette loupe d'apocalypse. Dans les ruisseaux, rapide comme un tir de mitrailleuse, la langue d'un crapaud annihilait par colonnes entières les ouvrières à l'assaut d'une mie de pain. Sur un pont meccano une locomotive à ressort culbutait un hanneton incapable de décoller. Les Rois mages, à l'époque de la créche, passaient à gué des ruisseaux de papier d'argent et s'endormaient dans le velours d'un chalet suisse. Il n'était pas jusqu'à la grotte de Lourdes qui ne chavirât dans un globe de cristal ou il n'en finissait plus de neiger. Une poêle à la queue, un chien de manchon découvrait en sa douleur les secrets du jazz tandis que l'infortunée chatte du voisin avortait dans un lit pliant malencontreusement refermé sur elle. Les pigeons apprenaient à nager, les canards domestiques à choir d'un troisième étage. Trop de prodiges ou trop de crimes. Les gendarmes vinrent en effet, vinrent à l'heure où mourait la millième sauterelle et ce fût la Mobilisation.

Léon-Gabriel GROS.

(Extrait du « Dieu des insectes » en préparation).

Hublots

Il me serait doux d'énumérer tout ce que j'aime et tout ce que je ne possède pas. Fixer, sonder, plonger! Polypiers, coralliaires, madrépores, amphibies, mollusques, éponges, anémones, étoiles, méduses, poulpes, coquilles, conques, crustacés! je m'égare dans les jungles des mers. Entassés, entrelacés, tentacules, cirrhes, cuirasses, carapaces! j'étouffe dans ces touffes. Animaux ou plantes? Empreintes des plantes sur les cailloux, empreintes de nos chagrins. Voici des os, des vertèbres, des cœurs. Ici sombrent les couches des mondes carbonisés. Arètes, squelettes, momies vivantes; calcifiés, pétrifiés, momifiés comme moi. Image de mes supplices! ici il ne m'est plus douloureux de contempler mes naufrages. *E il naufragar m'è dolce in questo mare.* Il m'est doux de sombrer, dans la nuit sous-marine.

Non, je voudrais arracher, mâcher, dévorer. Je dois perpétrer, perpétuer, me multiplier.

Me jeter contre les récifs, me coller aux coralliaires, m'attacher aux colonies des madrépores. Faire battre mes deux cœurs. Voir de quatre yeux comme les néréidiens. M'élancer, poisson volant, forme libre et nageuse. Couler à pic, me dresser à pic. Vivre très bas et très haut. Revivre dans cette thalassocratie. Etre présent partout à la fois. Féconder *Concepcion* l'Espagnole, par son Diminutif *Concha*-la-Conque. Illuminer des Douleurs de *Dolorès,* par sa radieuse image reflétée dans *Lola.* Plier *Pilar*-le-Pilier, peupler *Soledad*-la-Solitude, me consoler avec *Consuelo*-la-Consolation.

Mer, *Marina, Mariula,* puisque tes lumières sont des mollusques, entrons dans ces armées d'animaux luisants! Resplendissons de ces phosphorescences!

Dans ces troublantes morphologies, ne voyez-vous

pas idiomes et langues de la Terre pulluler et s'écraser sous la Mer? Créer familles et colonies, s'apparenter et s'unir, dans ce monde de cellules et de molécules, étinceler et retenir? Les préfixes se serrer contre les racines, les racines pousser et s'entrelacer, les syllabes se ranger et s'accoupler, les terminaisons achever les plaisirs? Les consonnes se lier comme des palpes? Les voyelles se contracter, s'entr'ouvrir et concevoir? Les substantifs et les verbes se multiplier, dans les cas et les temps ? Insectes antiques, les caractères tracer les alphabets? Les sons liquides des langues latines donner encore de la douceur à la mer et illuminer les eaux, dans la nuit?

Ici je voudrais, nuit sous-marine, respirer par tes hublots. Tâter des tentacules, toucher des touches, palper des palpes, faire boire mon sang à tes poulpes, écarter tes embranchements, percer tes entrailles, embrasser tes valves, pénétrer dans tes vulves. Pousser le dernier soupir.

Mais je ne veux pas t'attribuer nos misères humaines, ni t'imposer ma vie, puisque tu es un tout: Création.

Valentin PARNAC.

Les Ténèbres

(FRAGMENT)

..... Assis chacun à sa table, dévorant son souper, ou groupés trois à trois pour palabrer, la bouche entrouverte par un os de poulet, ils avaient l'air malin, les habitués du petit restaurant ! Mon malaise n'était pas seulement moral ; ma poitrine s'alourdissait ; je suffoquais. L'atmosphère de réalité, qui régnait dans le faubourg tout entier et à laquelle j'étais accoutumé depuis belle lurette, semblait dans ce restaurant gêner ma respiration. Un de mes voisins s'approcha ; je reconnus Beuffle. Du coup mon étonnement ne connut plus de bornes :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?... Qui surveille le bourrage des fourneaux à feu avec Héguéziol ?

— Allons, dit le gros Beuffle, ne confondez pas deux domaines différents. Il y a le faubourg proprement dit, et il y a le petit restaurant... Passons amicalement la nuit ici, mangeant et palabrant comme d'usage. Jusqu'à l'heure du dernier tramway, bien entendu !

— Je m'en vais, tranchai-je. J'en ai assez.

C'était absurde, mais les mystères de ce petit restaurant m'incommodaient aujourd'hui. Je voulais réintégrer ma liberté provisoire, mes vacances, où je trouvais du rafraichissement. A l'heure du grand départ, tout ce que l'on voudra; les extrèmités de l'enthousiasme. Mais en attendant je prétendais vivre bien mollement : assez de monstres, de décors enfumés! Je me dirigeais vers la porte quand Beuffle, presque brutal, me mit la main sur le bras. Au même moment une foule d'habitués parurent et m'entourèrent :

— Restez, voyons... Nous sommes entre nous... Soyez raisonnable.

— Soit.

Je n'avais aucun motif de résister à ces gens; aucun motif que ma gêne. Assis derechef, je les voyais rega-

gner leurs tables, reprendre leurs os de volaille, se grouper par deux ou trois. Et de nouveau l'atmosphère de réalité se faisait légèrement irrespirable. La servante reniflait; la voix de Verguenne père bougonnait au vestiaire. Sur les huit tables de la première salle reposaient les feuilles de papier.

— Un truc... Une ruse...

Sans doute l'un et l'autre me furent inutiles. Mon poignet gauche rencontra sur mon assiette quelque chose de froid et mon sang se mit à couler.

Je balayai le couteau. Un; deux; trois; nous y sommes: Voici l'agitation... Je criais. Les habitués me regardaient tous ensemble, de leurs tables et du comptoir.

— Quelle boite!... Est-ce un piège ou un guet-apens? Des couteaux affilés comme des rasoirs!

Je respirais avec force, tenant mon poignet fendu. Un soulagement; étonnez-vous de cela!... Le petit restaurant me fixait cependant de tous les yeux de ses figurants.

— Tant pis!... Mais mon sang coule; je n'ai plus qu'à m'en aller, cette fois-ci. Me faire panser! c'est urgent et indispensable.

L'instant d'après j'étais dans la ruelle. On aurait dit, selon mon état d'esprit, que je m'étais blessé exprès pour avoir un prétexte de sortir. Baoum!... Le son des cloches sortait de terre. Ce n'était pas les clochers de Bruxelles, je le savais; il fallait reconnaître le rythme enthousiaste du faubourg. Baoum!... On se hâtait là-bas, je le savais; les foules se rencontraient et se mêlaient; des cascades de ballots descendaient du haut des immeubles. Dans les avenues, les camions se suivaient; les brigades d'action prenaient position à toutes les entrées de la forêt.

Que voulez-vous, tout cela était bel et bon, mais mon sang coulait; j'étais bien obligé pourtant de m'aller faire panser, de courir les rues de Bruxelles à la recherche d'une pharmacie ! Et puis je pouvais croire que ce carillon n'était qu'illusoire; n'avais-je pas cessé d'entendre, depuis le jardin rustique, le tapage du faubourg ? Plutôt qu'à une pharmacie, je me mis à penser à n'importe quelle boutique, où l'on m'eût donné un chiffon, un bas, n'importe quel morceau de toile ou de tulle...

Peu à peu, m'avançant ainsi dans les rues de Bru-

xelles, je me sentis en contact avec une émotion sans objet. La Grand'Place se montra enfin; je vis le campement de Romanichels. Les quatre niches à chiens étaient à leurs places au coin des roulottes, mais quelqu'un, il y avait quelqu'un que je ne voyais pas !

Je me pris le front dans des fils invisibles et m'assis pour rire à mon aise: elle était là! La bohémienne était à son poste!... Comme chaque fois que j'avais passé par la Grand'Place depuis le début de ma destinée, j'avais pu découvrir cette vieille et souple femme étendant dans les airs son linge barriolé.

Je me levai, poursuivis ma route. Maintenant je me disais que ma destinée avait réellement commencé un peu plus tard que je ne croyais. Lors de l'*évènement important*, pour être précis. Je vous rappelle que cet évènement, dont le vrai nom doit être préparé à vos oreilles, avait coïncidé avec un simple déplacement de meuble. A certaine seconde, on avait, dans certaine chambre, déplacé certain paravent. Les lumières avaient changé, et c'est là que le mot difficile à vous dire avait pris son sens, sans avoir été prononcé. Je pensais ainsi, je subissais l'émotion sans objet. Cependant les rues passaient toujours, innombrables; j'avais beau serrer mon aisselle, la trace de sang se déroulait sur mes pas.

Qu'était enfin cette émotion? Un vigoureux et loyal interrogatoire me permit de comprendre que cette émotion soi-disant sans objet, n'était pas sans rapport avec divers éléments bien connus de moi, comme le souvenir, la tendance au repos, l'ennui, la nostalgie. Parallèlement à l'analyse que je m'imposais, une influence nouvelle m'était imposée, influence dont le résultat était de précipiter ma course à travers la ville, et de ridiculiser en moi mes sentiments pour le faubourg.

— Marche donc ! Dépèche-toi; tu vas avoir une surprise.

Faut-il dire que j'avais cessé depuis longtemps de surveiller mon itinéraire. Je ne m'occupais même plus que machinalement de mon sang.

Savez-vous quel genre d'action exerçait sur moi ces rues et cette ville? J'étais attiré, et attiré par dessous... Une nuance macabre était donnée à mes inquiétudes. Je me demandais ceci: Allais-je perdre, à cause de cette funèbre excursion dans Bruxelles, les bénéfices

de ma destinée? Une imagination rapide me montra la plaine de rassemblement couverte de cohortes enthousiastes, Héguéziol se balançant d'une jambe sur l'autre, et je me retrouvai à Bruxelles dans les rues, en proie à l'émotion dite « sans objet »; attiré, sur tout, terriblement attiré, mangé par dessous. Un moment, l'épouvante put troubler ma vue, compromettre l'horizontalité des maisons. Je lâchai mon aisselle, ce qui parut n'accroitre point l'hémorrhagie, m'appuyai au mur. Ce mur avait une forme commode. Volontiers je choisissais la pierre de taille, les montants de briques, l'appui de fenêtre, pour m'y appuyer.

— Dommage ! me disais-je. Oui, c'est dommage pour tout le monde, ce qui m'arrive. Pour les hommes pris en bloc...

Mon cas étant exceptionnel, dû à un hasard unique, il fallait regretter qu'un hasard contraire l'eût maintenant ramené vers la norme, ne fut-ce que pour la rareté du fait. Impossible de me dissimuler, à propos, que je me trouvais dans la rue Vigoureuse. La maison à laquelle je m'appuyais avec prédilection était la demeure de mes sœurs...

Le sentiment de nostalgie, l'aspiration par dessous, l'émotion sans objet, et même la fuite du sang, la nécessité de me faire panser, tout cela s'accordait finalement pour me coller à cette muraille. J'y étais durement enfoncé; bien plus: invité à y pénétrer coûte que coûte. J'y songeais, une solution bien commode et paresseuse du problème de ma destinée consistait dans cette espèce de retour; peut-être étais-je attendu, peut-être n'avais-je plus en effet qu'à regagner ma propre empreinte.

Par entente et coalition de la destinée et de la nature, la meilleure fin de mon histoire était artistement amenée. Déjà je me résignais au silence et au froid.

— Et le faubourg, si loin et si près, qui poursuit ses préparatifs!... Et le grand départ, le voyage, les menteuses mines de cuivre!...

Vous croyez que j'étais dévoré de déception? Eh bien non; il y avait un ordre de sentiments dont j'étais déjà incapable. Mon sang ne coulait plus que goutte à goutte. J'étais à présent tiré ver l'intérieur du mur.

— Bon ! laissez-moi tranquille. Je n'insiste pas. Je vous dis merde.

Un dernier emploi de ma liberté, de mes vacances,

consista à me tourner vers la fenêtre et à jeter les yeux à l'intérieur. Faisant cela, je ne croyais que braver in extrémis l'ignomie humaine. « Vous ne voulez pas me lâcher, vous abusez de mon escapade?... Fort bien, je continue à faire usage de moi; j'ouvrirai les yeux, notant toute chose, jusqu'au bout ! »

Je pensais ne rien découvrir de particulier; le volet, le buffet, le salon, que sais-je. Mais je comptais sans les usages du pays des vivants; et je ne pus échapper à ceci:

... On dinait. Malgré l'heure de nuit, on dînait majestueusement dans le salon vert du rez-de-chaussée. Une table de dix mètres était installée, traversant la baie, se prolongeant dans la salle à manger. Autour de la table, vingt personnes. Mes sœurs présidaient, le visage sous un masque, le buste tendu comme si elles étaient prises dans une rafale. Calvin, le médecin, qui n'avait jamais eu de frère, leur faisait face, portant les insignes du comité de son cercle. A droite, l'abbé Girifle, dont le nom seul est une preuve de la pitié du monde. Au bas bout, digne et médiocre, la petite Mirette.

Une masse boursoufflée et brinqueballante tournait autour de la table, précédée de plateaux et de plats. Des seins montaient, descendaient. Dans les pas de la bonne s'avançaient deux domestiques inconnus, portant eux aussi des victuailles; mais de solennelles et traditionnelles victuailles, des choses qui ne nourrissent que noblement. Un maître de cérémonie me tournait le dos; je voyais sa chaîne et son épée d'ébène.

— Je me trompais; mes sœurs ne portent nullement des masques. C'est un visage d'emprunt qu'elles ont ; une expression exceptionnelle.

Elles étaient, sous ce visage, je le devinais sans difficulté, plongées dans la douleur et la sincérité. Pourtant je les haïssais. J'aurais voulu les piétiner, leur cracher à la face. J'avais tort?... Que faire?... C'était un état d'âme étranger, nationaliste : vous vous rappelez l'explication que j'ai donnée de ce mot?

Pendant que je regardais la table et les convives de la table, les forces de toutes espèces continuaient à me solliciter, émotion sans objet, aspiration par dessous, résignation de mauvaise grâce, dernier défi. Quelques gouttes s'échappaient encore de mon poignet fendu. Mais je ne m'occupais plus de mon retour, désormais

inévitable, selon moi; de ma dépossession ridicule. J'avais assez de travail à haïr et à vouer à la mort tous ces gens-là:

— Vous aussi. On vous traitera de même... Pas besoin de manger de cet air lugubre, de vous remplir vainement l'estomac !

C'est vrai, ils broyaient des viandes; leurs mentons nageaient et barbotaient dans la sauce. Je ne pouvais pardonner à Mirette, à Calvin, au vicaire; à mes sœurs bien entendu; à ces deux femmes perdues de chagrin associées à mon décès par leur inconsolation; je ne pouvais passer à la bonne, ni aux menus convives, ni aux extras et au maître de cérémonie, *leur nature:* je tenais sous mon regard des êtres qui ne pouvaient exister au même titre que moi.

— Merde... Que cet os vous crève!... Que ce légume vous empoisonne!..

Mon sang ne coulait plus et j'étais disposé à me rendre aux forces qui m'assiégeaient. J'acceptais d'être ramené dans le mur. Pas avant d'avoir couvert de haine ces personnes qui mangeaient; différent autant de moi que de l'animal qu'elles dévoraient; et c'était peut-être moi cet animal; détruit comme je l'étais, je n'étais tout juste bon qu'à donner mes membres à sucer et à ronger.

— Avant d'avoir couvert de haine...

— Couvrez, couvrez, mon ami !

— Avant d'avoir encore une fois dit merde; jeté le cri de la substance, furieuse de sa propre composition...

— Jetez, ne vous gênez pas !

Je crachai encore une fois ou deux, j'essayai de faire sortir de mon corps, pour metter le comble à ma vengeance, ce qui pouvait y demeurer, en fait de liquides et de matières infâmes. Le seul résultat de cet effort fut de faire sourdre une pauvre goutte de sang à mon poignet... C'était trop peu. Je comprenais que la mort n'est pas autre chose qu'une immense détestation. J'étais prêt à faire ma partie dans le concert de fureur impuissante qui gonfle et fait vibrer le sol des cimetières.

« Salauds ! chiens de vivants! Otez vos fleurs, cachez vos larmes... »

« Mais non, ils s'obstinent dans leur ignoble imbécillité. Si ces dalles pouvaient s'ouvrir aux éruptions de la haine, vous seriez tous consumés... »

Je fis cet effort, et puis je me laissais aller; je m'affaissai dans la pierre de taille, soudain plus profonde et hospitalière que le satin, que la chair humaine, et que cette usine fourmillante qu'on appelle le repos éternel.

— Adieu, Marcel !...

Mais qu'est-ce à dire ? Je n'étais pas entièrement déserté par moi-même ? Mon oreille fonctionna encore; un coin de mon imagination...

Baoum !... une cloche frappa mes membranes. Des souvenirs mal effacés me montrèrent la villa de Mme Sibère, Héguéziol, l'église vertigineuse dans laquelle Georges avait éclaté comme un abcès. « J'espère que la petite nièce du concierge n'a pas été reprise des symptômes de l'exaltation » me dis-je. Enfin une bonne pensée ! enfin un vertueux sentiment ! Baoum !... Ce n'était plus qu'un frôlement. Je m'enfonçais. Mais un désordre, une bousculade interrompit la belle ordonnance de mon retour dans la nature. Il y eut des mouvements comparables au scandale causé dans une chapelle par un dévôt qui s'était endormi, et qui se hâte de fuir au milieu d'une nouvelle messe.

— Pas possible !... Il m'en vient toujours ? Il m'en reste encore ?

Dernière goutte de sang, la vraie dernière!... Mais elle suffit; mon cœur battit un peu, à peine un demi tour. Je fus obligé d'avoir une pensée, de laisser marcher ma conscience.

— Le faubourg !.., Le faubourg !

Du fond de mon retour, déjà presque perdu dans la pierre du mur, j'entendais et je sentais les cloches du groupe d'églises ! Que sonnaient-elles ? Le signal. C'était l'heure du grand rassemblement. Mais cela ne me regardait plus, ne me concernait plus ?... Allons donc ! je n'y pouvais manquer; je ne pouvais laisser se réunir et s'ébranler sans moi les pionniers de la plus lointaine aventure du monde. Mais je n'avais plus d'énergie ? Mais je n'étais plus qu'une dépouille ?...

Une force extraordinaire, contenue pourtant dans l'unique goutte de sang, m'arracha au dernier moment aux profondeurs de la pierre.

Tant pis pour ces gens qui mangeaient à l'occasion de ma mort, et qui me mangeaient peut-être moi-mê-

me; tant pis pour la haine dans laquelle j'allais me dissoudre, comme les autres, comme tous les hommes ! Le rassemblement. La plaine et l'itinéraire!... Courant, hurlant dans les rues de Bruxelles, grâce aux ressources immenses de la dernière goutte de sang, je n'avais plus qu'une peur, qu'une pensée:

— Pourvu que j'arrive à temps!... Pourvu qu'ils ne soient pas partis !

Les rues n'étaient pas du tout désertes. Pleines, elles étaient pleines; je voyais rouler des hommes et des femmes ici, au diable, loin de moi, contre moi. Sans me soucier d'eux, sans craindre d'être aperçu, je courais. Vite! Plus vite! Aussi vite que mes jambes pouvaient me porter!...

L'idée d'un raccourci me venant, je pris par la petite place publique, les démolitions, les remises de tramways, témoins de la grande séance des intellectuels et de la victoire frauduleuse du concierge. Au plan incliné, je m'arrêtai; des lueurs insolites semblaient danser au-dessus de la zône de détritus et de la couche à melons.

Je tremblais. Non, rien. Je repris ma course.

— Dieu me protège!... Il m'entend et me sauve, me dis-je, sentant enfin sous mes pieds le sol du faubourg.

Je commençais à penser que les préparatifs avaient été plus longs qu'on n'avait pensé et que j'allais arriver bien à temps pour le départ.

— Voici le jardin rustique... Je me lance à toute vitesse dans le brouillard.

Dès mon entrée dans l'atmosphère de réalité, j'avais repris l'usage de toute ma vie. La trahison que j'avais failli commettre, à force de faiblesse et d'humanité, je ne pouvais même plus me l'expliquer.

— Encore dix minutes!... Encore six cents mètres. Déjà je voyais sortir du brouillard les immeubles bien distincts, les pavillons longés par la forêt, le groupe d'églises, le stade...

Epouvante !...

— Jette-toi à terre!... punis-toi!

C'était fini; une explosion insonore venait de rompre à la fois toutes les lignes de l'horizon. Gigantesque, jaune et verte, plus éclatante que tous les bruits, une flamme venait de couler d'un bout à l'autre des terrains vagues.

Le visage serré contre la terre, je sentis comme une

mer chaude qui tombait immensément dans la plaine du faubourg. Tous les fourneaux à feu avaient éclaté à la fois. En me levant, je ne trouvai plus devant moi qu'une frontière de fumée. Plus de formes, plus de substances! Rien que ce bouillonnement, ces entrailles de vapeur sous lesquelles semblaient immédiatement se rejoindre les deux plans identiques de la terre et du ciel.

Là-derrière, loin au delà, la foule disciplinée et trompée habilement s'éloignait, je le savais; elle quittait ses abris, gagnait les emplacements de départ. Bientôt elle se tendrait et se pencherait pour le voyage. J'avais eu beau courir et bondir, traverser sans pudeur les rues passantes de Bruxelles. L'explosion du faubourg avait eu lieu avant mon retour. J'étais arrivé « une minute » trop tard.

Au fait, pourquoi trop tard? N'étais-je pas debout, plein de vigueur, de nouveau disponible pour l'enthousiasme? Une espérance que plus rien ne pouvait démentir me lança, malgré le danger, vers la frontière de fumée. Je l'atteignis, je m'y jetai, je m'y perdis. Ma vie prenait les formes propices à la percée, au déchirement. Mon haleine ronflait. Maintenant il n'y avait plus autour de moi que des voiles.

Sans doute traversai-je à certain moment les terrains vagues qui entouraient le stade. Bientôt, prises dans l'enveloppe même des vapeurs, je vis venir des falaises. Je dus m'élever par des sentiers, me hisser à la force des bras, redescendre en sondant le terrain devant mes pas comme un montagnard sur la pente d'un glacier. Il y eut de nouvelles chaînes de falaises; des collines rompues. On aurait dit que le faubourg, sous l'action des explosifs, avait vu détruire jusqu'à son essence, et que la flamme en avait fait quelque chose d'alpestre, un paysage vierge et désolé.

Je pus reconnaitre pourtant au passage certain pic rocheux qui devait s'élever à la place des grands immeubles. Dans les vapeurs, des phonographes tournaient. Mais la catastrophe avait du leur arracher le son et c'était dans le désert de leur rythme que se balançaient les survivantes des « exaltées ». Lancées par l'explosion au milieu des rochers elles élevaient ça et là leurs visages trop maquillés; mais ce n'est plus la gaîté et le mystère que ces visages exprimaient. C'était la rancune. Je passai au milieu d'elles, m'accro-

chant péniblement aux aspérités de la montagne. Elles me virent, s'agitèrent; quelques-unes parvinrent à se dégager. Qu'avaient-elles fait de ces portraits qu'elles avaient bercés si dévotement depuis des semaines? Il n'y avait plus de portraits; les femmes couraient, rancuneuses. Je franchis la crête, traversai de nouvelles vapeurs. Désormais, jusqu'à la limite du faubourg, je ne devais plus rencontrer âme qui vive.

Un autre pic portait à sa base une dizaine de carcasses oscillantes. C'était, ce devait être les ruines du pavillon-bibliothèque. Je fis un détour, afin de ne pas fouler cette région affreuse. Dans ces débris, j'en étais sûr, j'aurais pu trouver la dépouille de la petite nièce du concierge.

Il avait été inutile de la sauver, la veille!...

Mais cela m'était presque égal; je ne pouvais plus de nouveau gémir ni jouir pour mon compte. Mes vacances étaient passées; ma liberté, abolie. Pour seulement agir et sentir, il me fallait rattrapper la foule dont je faisais partie. Je ne connaissais plus que les forces de fusion et de réintégration.

Je longeai les ruines des pavillons, qui se présentaient sous l'aspect de grottes et d'escarpements. A ma gauche, ce qui avait été la forêt n'était plus que muraille de souches, sous lesquelles la fumée roulait et rebondissait; les vapeurs prenaient des formes d'arbres; le ciel gazeux pendait comme un feuillage. A ma droite, sortant de la plaine vaporeuse, les larges lignes d'une chaîne de montagnes s'étendaient à la place où avait été le faubourg.

Baoum !... Par moment je pensais entendre les cloches. Peut-être, cette idée me vint, Héguéziol avait-il emporté des machines à carillonner dont l'écho venait me frapper et me servir de guide. Je fus obligé, par le hérissement excessif du terrain, de faire un nouveau crochet du côté de ce qui avait été le groupe d'églises. En vain tentai-je d'en retrouver le contour sous les sursauts du sol. Au contraire; on aurait dit qu'il y avait un creux à la place de chaque clocher; cela faisait un damier de petits étangs couverts de gaz. A présent je m'avançais avec une extrême difficulté; les vapeurs devenaient plus épaisses; l'atmosphère, jadis si saine, paraissait viciée. Je le jure, j'étais trop fati-

gué; je me serais laissé allé dans les mousses de la fumée, n'avait été l'enthousiasme qui m'habitait. Et puis je ne m'expliquais plus par moi-même, je n'avais plus de raison d'être. Ma foule!... Je voulais réintégrer ma foule. La cloche s'était envolée et je marchais sans direction.

Mais je n'avais plus peur. Si je devais perdre mes compagnons de foule tout n'était pas fini, me disais-je, puisque je demeurais vivant. Ou si ce terme ne convient plus, s'il faut en employer un autre, depuis que le paravent déplacé dans la chambre de malade, y changeant la lumière, avait fixé sans conteste dans le temps la seconde exacte de ma mort, était-ce le néant, cet état auquel j'étais réduit, marchant péniblement, mais *consciemment* dans ces nuages? Rien n'était fini. Bien plus: je n'imaginais plus que rien pour moi, pût jamais finir. Au moment où j'allais décider de m'arrêter, de faire trève à mes recherches, en laissant à ma destinée le soin de me trouver elle-même un emploi, une ouverture s'offrit à mes yeux. Je reconnus ce que nous appelions: l'issue. Derrière, transparaissant dans les dernières entrailles de fumée, s'étendait la région couverte de ténèbres; si souvent reconnue par le concierge et par moi. La plaine de rassemblement...

Couverte de ténèbres, ai-je dit?.. En réalité c'était des ténèbres d'une espèce bien particulière. Elles n'empêchaient pas de voir; le regard y pénétrait aussi loin qu'en pleine lumière; le seul effet de ces ténèbres était, baignant les horizons, de leur donner un aspect hostile et méchant. Du point où j'étais parvenu, je voyais s'élever les haineuses montagnes; à leur pied le fleuve, sournoisement, coulait; puis il y avait des ondulations menaçantes, le baillement périlleux d'une vallée...

Et le cortège!... L'heure était venue, il s'était ébranlé décidément, le fameux cortège! Bien avant le premir coude du fleuve, dans une fente de terrain, j'en découvrais la tache longue, j'en distinguais les derniers rangs. Pour les rejoindre, reprendre ma place,, emboîter le pas, il me suffisait de courir « une minute ».

Long ruban... Au dessus, un bourdonnement qui se rapprochait à mesure de ma course, mêlait deux bruits:

Celui d'une cloche. Sur un char terminé en pilône,

Héguéziol avait fait monter une cloche. Tout le long de la marche, cette cloche devait sonner; c'était comme un avertissement, un signal de lépreux. Et un autre bruit se glissait dans les intervalles. Gr... Gr... Le grognement approbatif des intellectuels. Ils marchaient en approuvant ainsi. La colonne était rythmée par le vibrement et les détonations. Baoum! Gr... Gr... Les mines de cuivre que signifiait sur la carte, croyait-on, la mystérieuse tache rouge, la cloche et le grognement les saluaient à l'avance. Cependant je redoublais de vitesse.

— Peut-être te retrouverai-je une fois encore: à bientôt ma liberté!

Maintenant je ne voulais plus être qu'une bosse dans cette montagne d'ombres. Un dernier effort me porta jusqu'à l'arrière garde du cortège. Mes veines étaient de nouveau remplies de sang. Je pensais que ma conscience, me dépassant dans ma course, se mettait à glisser devant *nous* comme un aigle.

Robert POULET.

Du Caractère Matérialiste de la Psychanalyse (1)

« En approfondissant la critique feuerbachienne et la critique marxiste de la religion, écrit Jean Bernier (2), en mettant au jour certains mécanismes essentiels du déterminisme naturel et social de la pensée postulé par Marx, et en découvrant des possibilités nouvelles d'agir sur ce déterminisme en en prenant conscience, Freud accroît incontestablement le champ d'application du matérialisme moderne ainsi que sa pertinence scientifique. »

En face de cette affirmation dont l'orthodoxie théorique n'est pas douteuse, le camarade Stoliarov qui, lui, est marxiste de Moscou et non de Paris, écrit: « Le freudisme n'a rien de commun avec le marxisme et le matérialisme. Il voile et amoindrit la signification de la lutte de classes. Le caractère anti-prolétarien de l'idéologie freudienne se manifeste tant dans le caractère générale idéaliste de sa méthode et de son système que dans ses détails » (3).

Entre ces deux affirmations, laquelle choisir? Examinons tout d'abord si la psychanalyse satisfait à la définition qu'Engels donne du matérialisme.

« La grande question essentielle de toute philosophie, écrit Engels (4), et particulièrement de la plus moderne, est celle du rapport de la pensée de l'être... Les philosophes se sont divisés en deux camps: ceux qui affirmaient l'existence de l'esprit antérieure à celle de la nature ont formé le camp des idéalistes... ceux qui voyaient le principe initial dans la nature se sont rattachés aux diverses écoles du matérialisme ».

---

(1) Extrait de *Freudisme et marxisme,* en préparation.
(2) *Freud et la Religion,* dans la *Critique Sociale,* n° 6, Paris 1932.
(3) *Littérature de la Révolution Mondiale,* n° 3, p. 106.
(4) Engels, *Ludwig Feuerbach.*

Cette définition très générale s'applique à deux types de pensée, plutôt qu'à deux types de doctrines. Les sciences naturelles, remarque encore Engels, sont naturellement portées à adopter l'attitude matérialiste qui seule leur permet de faire des progrès, tandis que l'atttitude idéaliste dans les sciences naturelles (qui ne peut consister qu'en une déduction a priori des faits) ne peut mener qu'à la faillite lamentable qui fut, comme on le sait, le sort de la « philosophie de la nature ».

On voit dès lors comment se précise la signification du « primat de la matière sur la pensée ». Le matérialisme, c'est l'abandon de tout essai d'expliquer l'inférieur par le supérieur, de tout recours aux causes finales, c'est l'élimination de toute doctrine téléologique. « Le caractère essentiel du matérialisme est l'absence de toute notion de finalité ». (1)

La conception matérialiste de la nature est cette attitude pratique du savant qui, devant un phénomène n'a de cesse qu'il n'en ait découvert les conditions d'existence (alors que l'idéaliste, faisant intervenir une contingence dans les lois de la nature, en appelle à Dieu à un moment ou à un autre). La conception matérialiste de l'histoire est l'attitude, non moins pratique, de l'historien ou du sociologue pour lequel, l'homme n'étant qu'un fragment de la nature et étant également soumis à des lois nécessaires, (pour l'idéaliste, l'esprit est indépendant de la nature), les événements historiques ne se produisent pas en vertu de décrets de la liberté humaine, mais sont conditionnés par le développement des forces productives, c'est à dire par l'état des relations entre l'homme et la nature.

La psychologie de Freud remplit-elle cette condition générale de tout matérialisme qu'est la croyance au déterminisme, et cette condition particulière à la conception matérialiste de l'histoire qu'est la croyance que « l'activité intellectuelle de l'homme n'est toujours qu'une réaction par rapport au monde matériel environnant » ? (2)

---

(1) Friedel, *Le matérialisme et les données actuelles des sciences de la vie,* dans *Le Matérialisme moderne,* p. 71. L'article de Friedel, comme d'ailleurs tout le recueil, est d'inspiration nettement cléricale.

(2) F. Campagnard, *Psycho-Analyse et Capitalisme, La Jeune Révolution,* n° 2, Paris 1932.

Les affirmations des psychanalystes sur le déterminisme des phénomènes psychiques sont nombreuses. D'ailleurs comment la psychanalyse pourrait-elle garder un sens, si l'homme était libre? Elle suppose que l'on peut agir sur la psyché humaine, en modifiant les circonstances dans lesquelles elle se développe; elle postule que toute notre destinée est dans la dépendance de certaines expériences infantiles dont nous avons perdu le souvenir sous l'influence du refoulement.

Il n'est pas pour Freud un seul acte de la vie d'un homme où l'on ne puisse trouver l'empreinte des complexes qui se sont formés dans son inconscient à la suite de ses expériences infantiles; ainsi la psychanalyse donne-t-elle un regain d'actualité et comme de nouveau un caractère inexorable à l'antique idée du Destin. La *Psychopathologie de la vie quotidienne* nous montre, dans les moindres faits et gestes de la vie de tous les jours, dans un lapsus, dans un geste maladroit, même dans la simple intonation avec laquelle nous prononçons telle ou telle parole, la manifestation d'un désir inconscient déterminant, à l'insu du sujet, tout son comportement. La théorie des rêves a scandalisé et étonné parce qu'elle chassait la liberté du domaine de l'imagination et de la fantaisie. Quant aux vocations artistiques, religieuses, professionnelles, elles n'ont plus grand'chose de mystérieux pour le psychanalyste qui possède en droit la clef de tous les secrets, et, en fait, celle d'un grand nombre, puisqu'il sait lire dans l'inconscient

Car *l'inconscient est lisible,* telle est la grande découverte de Freud, et ce qui fait de la psychanalyse une science. Il eût été de peu d'utilité de savoir que l'inconscient existe, si l'on n'avait pas su le pénétrer, ou si l'on avait dû se contenter d'une pénétration intuitive et sans rigueur. Mais la psychanalyse n'est pas une simple pratique plus ou moins charlatanesque, une opération magique qui peut réussir ou ne pas réussir. Elle est une véritable science, et les conditions de son succès sont exactement les mêmes que celles du succès de tout traitement thérapeutique fondé sur des principes scientifiques. Ce qui caractérise une science, c'est la possibilité d'énoncer des lois. Or, ainsi que le montre M. Flournoy, *il y a des lois en psychanalyse.* « Ce qui intéresse la psychanalyse en tant que

science, ce ne sont pas les données fournies par l'exploration détaillée de tel ou tel sujet individuel, mais bien les règles générales, les lois uniformes que l'on peut en tirer. Lorsqu'on parcourt, dans les revues spéciales, des descriptions de cas analysés selon la méthode de Freud... les mêmes processus se retrouvent, en proportions diverses, mais avec une monotonie frappante, quel que soit le cas envisagé. » (1)

Ainsi la psychanalyse postule-t-elle le déterminisme à sa base. Et, comme il s'agit d'un déterminisme psychique, elle ne peut considérer l'activité intellectuelle autrement que comme « une réaction par rapport au monde matériel environnant ». Toute la dialectique du principe du plaisir et du principe de réalité, du refoulement, de la sublimation et des névroses, confirme la thèse marxiste selon laquelle la pensée est déterminée par l'être.

Le déterminisme psychique de la psychanalyse se pose comme aussi total que le déterminisme naturel postulé par la physique. Il paraîtrait aussi *miraculeux* au psychanalyste qu'un phénomène échappât aux lois de la psychanalyse (ceci s'entend bien entendu, en droit, non en fait) qu'au physicien de voir un fait physique échapper à toute loi de la nature. Il n'y a pas de réalité humaine sur laquelle la psychanalyse ne se doive de porter sa lumière investigatrice. L'idéal et tout ce qui est « supérieur » dans la vie, se dévoile à cette lumière, dans ses origines infantiles et obscures. Tous les éléments hiérarchiquement dominants dans la société bourgeoise sont dépouillés par elle de leur prestige surnaturel. Elle est bien la méthode *irrespectueuse* par excellence, et c'est par là qu'elle continue la tâche des sciences matérialistes. De même que Galilée et Darwin scandalisèrent ceux qui s'en tenaient à la lettre de la Bible, de même Freud et ses disciples se heurtent aujourd'hui aux hommes pieux. Il n'est que de lire la préface du Dr Laforgue à l'*Echec de Baudelaire* pour mesurer la profondeur de l'indignation qu'a pu soulever cette étude, dont son auteur écrit avec beaucoup d'exactitude qu'elle « a fait perdre, une fois de plus un dieu à l'humanité... La science, ajoute-t-il, est un juge terrible, étranger aux ar-

(1) H. Flournoy, *Le caractère scientifique de la psychanalyse, Revue française de psychanalyse*, t. V., p. 190.

guments du sentiment, de la bienveillance, de la pitié. Devant elle, les rois de la pensée perdent eux-mêmes leur indépendance... L'homme voit lui échapper une autre chance de prétendre dans le monde à une situation à part. Détrôné, il en veut naturellement à celui qui l'a vaincu » (1).

C'est un lieu commun dans la littérature psychanalytique que la filiation Copernic-Darwin-Freud. Il est difficile cependant de montrer avec plus de force la continuité de l'action antithéologique de la pensée scientifique qui, après avoir démoli les idoles de la pensée religieuse et de l'idéalisme anthropocentriste dans l'astronomie et les sciences naturelles, les renverse aujourd'hui dans les sciences de l'homme. Cette filiation est, à elle seule la preuve du caractère matérialiste de la psychanalyse.

La psychanalyse, comme le matérialisme économique, détruit les dieux de l'humanité. Peu à peu, en s'aidant, ces deux méthodes font la lumière. Elles arrachent les déguisements dont la société bourgeoise et la censure cachent la réalité. Ainsi freudiens et marxistes travaillent, dans leurs domaines respectifs, à dissoudre les illusions élevées par l'histoire, et, en abattant le régime capitaliste, à dissiper une source d'ignorance intellectuelle et de misère psychique autant que de difficultés économiques et sociales.

*
* *

Cependant, ce point de vue n'est pas unanimement soutenu par les matérialistes, et nous devons ici examiner les critiques adressées à la psychanalyse d'un point de vue matérialiste, et y répondre.

« La méthode de Freud, écrit Stoliarov, appelle avant tout l'objection par son psychologisme absolu, par son caractère anti-physique... La psychanalyse opère exclusivement sur des données psychiques subjectives et non matérielles, qui ne sont susceptibles d'aucune étude quantitative... La physiologie et les états physiologiques de l'organisme semblent ne pas exister pour le freudisme... Il y a chez Freud, à la base, non un principe biologique de la multiplication,

---

(1) *L'Echec de Baudelaire*, préface.

mais on ne sait quel principe fatal du plaisir, quelque chose de purement psychologique, d'abstraitement psychologique. » (1)

Si nous reprenons cette argumentation en détail, nous y voyons trois points :

1°) La psychanalyse n'est pas une science, parce qu'il n'y a de science (selon la conception matérialiste) que de ce qui est matériel, c'est-à-dire mesurable.

2°) La psychanalyse n'est pas matérialiste, parce qu'elle n'assigne pas une origine physiologique à la vie mentale.

3°) Le freudisme est une doctrine idéaliste parce que son principe fondamental, l'idée de *libido,* est une notion vague et mystique, une abstraction sans bases matérielles.

Il y a lieu de faire justice de ces trois arguments :

1°) Il est inexact qu'il n'y ait de science que de ce qui est quantitatif et mesurable. Sans doute, tout le progrès des sciences de la nature, tend-il à donner une expression quantitative à des parties antérieurement qualitatives de la science, et à éliminer, avec la qualité, la subjectivité. Il n'empêche que soutenir cette conception d'une manière absolue serait renoncer à toutes les sciences historiques et à une bonne partie de la biologie. Ce qui caractérise une science, plutôt que le caractère mathématique et l'énoncé des lois, c'est la possibilité d'énoncer ces lois. Or, comme nous l'avons vu, il y a des lois en psychanalyse. Si ces lois ne peuvent pas être exprimées sous une forme mathématique, c'est parce que les mathématiques ne se prêtent pas à l'énoncé des rapports psychiques et, d'une façon générale, des rapports historiques. Il est impossible de faire tenir en une équation la théorie de l'évolution des espèces: il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ne puisse mesurer la quantité de libido. S'il fallait définir le caractère matérialiste d'une théorie scientifique d'après le criterium que nous donne Stoliarov, il faudrait admettre que les lois psycho-physiques de Fechner — ces lois qui ne sont qu'abstraction pure — sont plus scientifiques et plus matérialistes que les hypothèses « d'ordre mystique » de Freud. Même, allant plus loin, il faudrait préférer les abstractions de l'école mathématique en économie politique aux hypothèses « qualitatives » et « subjectives » de Marx.

(1) *Littérature de la Révolution mondiale,* article cité.

2°) Le « psychologisme absolu » de la doctrine de Freud — qui tient, selon Stoliarov, à son caractère « anti-physique » — n'est pas plus absolu que le « physiologisme absolu » des doctrines de Darwin. Freud, ni aucun de ses disciples, ne nient la relation entre le développement des tendances psychiques et le développement des organes physiologiques. Il est clair que c'est l'état de ces organes qui détermine l'état de ces tendances, et partant toute la psychologie. « La quantité de libido dépend, cela va sans dire, de facteurs constitutionnels et somatiques, notamment glandulaires. » (1) Que les psychanalystes ne se soient pas souvent expliqués, ni très clairement, sur ce sujet, c'est possible. Aussi bien, n'était-ce pas précisément leur rôle. Toujours est-il que si « le principe fatal du plaisir » est quelque chose de « purement psychologique » d'« abstraitement psychologique », ce n'est pas autrement que la « vie » (2) des biologistes est un principe fatal, quelque chose de purement biologique, d'abstraitement biologique.

L'argument de Stoliarov nous paraît découler d'une conception trop étroite du matérialisme. Sans doute, Engels a dit que «la pensée et la conscience sont des produits du cerveau humain » (3), mais il faut seulement entendre par là cette idée très simple — et qui est presque un truisme, — à savoir, que l'on ne pense pas sans cerveau. L'attitude matérialiste ne doit jamais faire perdre de vue au psychologue la spécificité des phénomènes qu'il étudie. Que dirait-on du biologiste qui prétendrait que la vie est une « sécrétion » de la matière albuminoïde ? On dirait qu'il « réalise » la vie, qu'il en fait une substance de même que les chimistes de jadis réalisaient la chaleur en l'attribuant à un fluide calorique Aussi Engels ne dit-il pas que la vie est une sécrétion des matières albuminoïdes, mais qu'elle est leur mode d'existence. De même, le physiologiste n'a pas de droit, sous prétexte de matérialisme de considérer la pensée comme une sécrétion du cerveau humain, et par suite de l'étudier comme il étudie la bile ou l'urine. C'est précisément ce qui distingue le matérialisme dialectique des puérilités à la

---

(1) Flournoy, article cité.
(2) Nous ne disons pas « le principe vital ».
(3) Engels, *Anti-Duhring*.

Buchner ou à la Broussais, que ce compte qu'il tient de la spécificité des phénomènes psychiques.

3°) La libido n'est donc pas présentée en psychanalyse comme une abstraction sans bases matérielles. Seulement, ces bases matérielles ne sont pas connues: c'est par une autre voie que l'on est arrivé à concevoir l'existence de la libido. La libido est une hypothèse créée pour expliquer des phénomènes constatés; cela peut suffire au savant. On a conçu la notion de vie (quoique d'une manière inadéquate) bien avant de connaitre les matières albuminoïdes. Pourquoi Freud n'aurait-il pas le droit de concevoir la notion de *libido* sans en connaitre encore d'une façon parfaitement claire les bases matérielles? Que la recherche doive s'orienter par la suite dans la direction d'un perfectionnement de la connaissance psycho-physiologique de ces processus dont la psychanalyse ne nous permet guère, à l'heure actuelle, que de connaître le côté spécifiquement psychologique, cela n'est pas douteux. Il n'en reste pas moins qu'il n'y a rien de mystique à ramener les phénomènes psychiques, en si grand nombre que ce soit, aux transformations de la libido. Ce qui constituerait une doctrine idéaliste, ce serait de faire de la libido un terme dernier, irréductible. Mais cela, Freud et ses disciples ne le font pas: il n'est pas dans l'esprit de la psychanalyse de s'arrêter devant le mur d'un terme irréductible.

Quant aux bases matérielles que Stoliarov assigne à l'instinct sexuel (car il n'est pas capable de faire la distinction de la libido et de l'instinct sexuel), elles suffisent à condamner sa thèse. « La multiplication, dit-il, confère seule un sens biologique à l'attirance sexuelle ». Or, c'est précisément de la constatation de l'insuffisance de cette idée que Freud est parti pour élaborer toute sa théorie de la libido, et peut-être l'édifice entier de la psychanalyse. Si Stoliarov avait lu les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, il y aurait vu la démonstration la plus éclatante que les « bases matérielles » de la libido ne sauraient absolument pas se réduire aux différenciations génitales (1) et encore moins à « on ne sait quel principe fatal » de la multiplication. C'est le propre de tous les moralistes bourgeois de qualifier de « perverses » et de « contre na-

(1) Rappelons que Freud distingue le *sexuel* du *génital*.

ture » les manifestations de la sexualité ne tendant pas à la multiplication: il nous est pénible de retrouver, sous la plume d'un communiste, les mêmes réactions pudibondes — les mêmes « résistances » pour employer le terme technique de la psychanalyse — que chez les idéologues de la bourgeoisie.

*
* *

Stoliarov fait encore valoir contre Freud un second ordre d'arguments.

Freud, dit-il, pense que les processus inconscients sont en dehors du temps. Or, le matérialisme marxiste est fondé sur la considération de l'histoire. Toute doctrine qui admet des phénomènes en dehors du temps est une doctrine religieuse, idéaliste, etc...

Mais en quel sens, faut-il répondre, les phénomènes inconscients sont-ils en dehors du temps pour la psychanalyse ? S'agit-il de révélations d'existences éternelles? Est-ce que l'Inconscient serait quelque chose comme Dieu en l'homme ? ou peut-être comme ces Idées platoniciennes qui sont en dehors du temps, et auxquelles pourtant les choses temporelles participent? Peut-être l'Inconscient est-il le noumène de Kant, de sorte que serait justifiée cette proposition paradoxale, à savoir que les phénomènes inconscients sont ce qu'il y a de plus libre en l'homme — la liberté est en effet considérée comme nouménale chez Kant — et que l'homme, consciemment déterminé, serait inconsciemment libre ? (2) On voit à quelle série de plaisanteries peut conduire cette affirmation que les processus inconscients sont intemporels.

Hâtons-nous d'ailleurs de dire que la méthode de Freud ne conduit à aucune de ces absurdités, et que c'est seulement si l'on entend cette proposition au sens que lui donne Stoliarov que l'on arrive à les concevoir. En réalité, si les processus inconscients sont indifférents au déroulement des événements, ils ne sont pas en dehors de *tout* temps. Il en est d'eux comme de l'eau qu'on capte dans une citerne au lieu de la laisser couler: ils ont été acquis par une expérience

---

(2) Rappelons que c'est là la conception de Schopenhauer et de Hartmann.

dans le temps, et leur action ne peut s'exercer que dans le temps seulement par eux-mêmes ils sont soustraits au temps de la conscience. Par conséquent, il ne s'agit aucunement d'une participation à quelque essence intemporelle; l'inconscient n'échappe pas au temps, puisque tout son contenu est acquis, résulte d'expériences et de l'élaboration de ces expériences en fonction du conflit de la libido et de la censure (du principe de plaisir et du principe de réalité). Seulement, la durée n'existe pas pour l'inconscient dans le même sens que pour la pensée consciente.

*
* *

Freud, dit encore Stoliarov, affirme que les processus inconscients, étant soumis au principe du plaisir, ne tiennent pas compte de la réalité. « La signification du milieu matériel contemporain, du milieu social, est (ainsi) réduite à néant, « révoquée ».

Il est difficile d'imaginer plus parfaite incompréhension de la doctrine de Freud. Stoliarov a l'air de croire que, parce que, à son état initial, abandonné au principe du plaisir, l'individu est présenté comme asocial, la doctrine de Freud est un individualisme idéaliste, qui n'a rien à voir avec le matérialisme historique: en effet, il n'y a pas d'individu en dehors de la société, etc. Or, si nous lisons Freud, nous apercevons que, dès la naissance, l'action du principe de plaisir est contre-carrée par la nature et la Société — par ce que Freud appelle la « réalité ». L'individu, asocial à sa naissance, ne reste pas dans cet état: au cours de nombreuses expériences douloureuses, son aspiration primordiale au maximum de jouissance doit se laisser contraindre, « refouler », prendre son parti d'une insatisfaction partielle. Et voilà ce que Stoliarov appelle « réduire à néant la signification du milieu matériel contemporain. »

A une telle thèse, Freud a vite fait de répondre que l'action du principe de réalité (du « milieu matériel contemporain ») est aussi hypothétique que l'action du principe du plaisir. L'asocialité primitive de l'individu n'est pas plus « une idée » que l'action de la nature et de la société sur cet individu. Ce qui est réel, pour le psychologue, ce sont des manifestations psychiques,

dont les causes peuvent, à l'analyse, être classées sous deux rubriques, les unes sous l'étiquette « libido », les autres sous celle de « réalité ».

*
* *

Ainsi, la psychanalyse nous paraît résister victorieusement à toutes les critiques qu'on a pu lui adresser au nom du matérialisme. En un sens même, nous irons jusqu'à dire qu'il n'est pas de matérialisme complet sans la psychanalyse. Il manque quelque chose au matérialisme marxiste tant qu'il n'est pas complété par le matérialisme de la psychanalyse.

Les marxistes, en effet, font beaucoup de fond sur le progrès technique. C'est ce progrès technique qui, d'après eux, en déterminant les différents types de l'économie, détermine également les différents contenus de la conscience et les différentes idéologies, comme les différentes formes d'état. Mais le progrès technique lui-même, n'est-il pas l'œuvre de la conscience? S'il est vrai que « le moulin à bras donne la société avec suzerain, le moulin à vapeur la société avec capitaliste industriel » (1), il faut se demander comment les hommes ont été amenés à inventer le moulin à vapeur.

Les marxistes allèguent l'état de l'économie et de la technique, le développement objectif de la science, etc. Ils ne peuvent expliquer ainsi le phénomène individuel de l'invention. Il manque au marxisme une psychologie de l'invention. Or, il est bien peu matérialiste de laisser ce point dans l'ombre: ne serait-ce point, en effet, recourir à la conscience comme principe initial du développement historique de l'humanité?

Mais la psychanalyse intervient ici. Prenons l'exemple de l'origine de l'aviation. Sans doute cette origine se trouve-t-elle dans des phénomènes objectifs sociaux: développement des connaissances scientifiques et de la technique, désirs des capitalistes de fonder des entreprises de gros rapport, de trouver des placements avantageux, et aussi de construire des engins de guerre particulièrement destructeurs. Mais ces facteurs objectifs ne seraient jamais arrivés à donner aucune dé-

(1) K. Marx, *Misère de la philosophie*, p. 156.

couverte si aucun inventeur ne s'était mis à chercher et à travailler dans ce sens. Or, pourquoi y a-t-il des inventeurs qui se sont mis à cette tâche? C'est que, nous répond Freud, « l'aviation a une origine infantile érotique, car le désir de voler en rêve ne signifie pas autre chose que le désir passionné d'être capable d'activité sexuelle » (2). Sans discuter en elle-même cette phrase, qui fait bien rire le camarade Stoliarov, nous devons signaler le caractère hautement matérialiste du rapport qu'elle énonce. C'est seulement la théorie freudienne de l'invention-sublimation qui permet au matérialisme d'éviter une faille idéaliste dans son édifice.

Ramener l'évolution de la conscience à l'évolution de l'économie et de la technique, c'est affirmer que les contenus de la conscience sont déterminés par l'état de la science, c'est-à-dire par la conscience elle-même. Cela ne permet pas de sortir définitivement de l'idéalisme. Affirmer, avec la psychanalyse, que les inventions elles-mêmes, la science elle-même, sont sous la dépendance de facteurs extérieurs à la conscience, d'instincts investigateurs d'origine infantile, dépendant eux-mêmes de complexes primitivement sexuels, c'est, tout en restant dans le domaine du monde humain, donner une explication beaucoup plus matérialiste. C'est parce que le freudisme permet de tels résultats qu'il nous parait à ce point de vue plus matérialiste que le marxisme lui-même, pour autant que celui-ci ne se pose pas le problème des fondements psychologiques de l'invention technique.

Jean AUDARD.

(1) Cité par Stoliarov, article cité.

Chroniques

LA GRECE ET
« LES VOYAGEURS TRANSFIGURÉS »

André Fraigneau a dit: mon ambition, c'est de faire signe. Ce trait peut suggérer une explication du monde méditerranéen: sa force, c'est son aptitude à accepter les signes. Aux idoles, aux dieux, aisément troqués, on ne demandait qu'un peu d'amabilité, faire un geste, changer les signes en poignées de mains, unir l'homme au miracle. Les pays distants de la mer intérieure, par contre, furent toujours ployés sous la terreur du surhumain et la rare continuité de leurs symboles.

André Fraigneau nous a donné deux livres. Le signe, commencé dans *Val de Grâce* (Fourcade 1926) vient se continuer et se confronter avec le ciel de Grèce, dans le nouveau livre : *Les Voyageurs Transfigurés* (N. R. F., 1933, Coll. Une œuvre un portrait, avec un portrait de l'auteur par Salvat).

Ce livre est une épopée microscopique, celle d'un instant humain. Microscopique, un peu parce qu'il faut se pencher avec attention pour ne laisser fuir aucune attache. Tout est liens dans ce récit d'un voyage, depuis le Merde arraché par la splendeur du cirque de Delphes, jusqu'aux vibrations solaires sur les cannelures des propylées.

Départ d'un groupe de dix voyageurs ne se connaissant pas. Ils sont unis par un but: l'alpinisme. Point de mire: la Crête. Ils ont pris *l'uniforme*, la canne-prétexte. Ce mensonge leur permet de se cacher l'un à l'autre qu'ils vont accentuer les différences, s'avancer dans leur propre exploration, ou au contraire, isolés au départ, former bloc tout à coup, je n'en sais rien, ce livre pouvant, comme tout appel intelligible, signifier ceci ou son contraire, pourvu qu'il signifie.

Les Voyageurs Transfigurés, qui étaient, au départ, des Voyageurs, me paraissent aller à la conquête de la Toison. Ils attendent de cette marche la minute de leur évidence, qui sera pour les uns leur propre transmutation, pour les autres la cer-

titude qu'ils ne sont capables que *d'agrandissement:* chez ceux-ci, la transfiguration ne sera qu'une augmentation proportionnelle dans tous les diamètres, un accroissement sans déformation, leur grandeur ira dans le même sens que leur certitude. L'Architecte, sur les plans rasés de Delphes, saura que l'architecture existe, qu'il n'est pas entré à l'atelier du Maitre pour pousser une brouette et chanter des obscènités, mais parce qu'il croit aux volumes. L'Historien, dans le jeune canal de Corinthe, découvrira son destin d'homme mort, d'homme né pour mieux reculer. Celui-qui-n'admire-jamais verra bien que même en Grèce, en somme, il n'est rien de particulièrement admirable, test décisif. Et Celui-qui-fait-un-signe apprendra que l'Acropole est une petite chose vivante, « un projet de plus. Un avenir de temple, un avenir éternel. »

Dans ce livre où nous atteignons un paysage par son épiderme, sa chaleur, c'est-à-dire livrant l'exacte densité de son mystère, l'auteur n'a pas voulu indiquer la Grèce, mais sa propre aventure. Or il a fait un signe, son signe, et le pays s'est ouvert, avec ses noirs, ses blancs, ses marges. Quelle entente entre eux? « Je flaire l'humain, écrit-il, c'est tout ce que je reconnais ». Et n'est-ce pas cela, l'immense réservoir d'humain, la Grèce, qui a exercé sur Fraigneau un appel végétatif, une attraction de cellule à cellule? Pour Fraigneau, et pour quelques uns, il y a la Grèce, *puis*, tout le reste.

L'auteur, mis au pied du mur, refusa les escalades crétoises. Alpiniste d'harmonies peu accessibles, il ne bouge pas des abords de l'Acropole d'Athènes. Elle lui offre sa cime, ses roses, ses nudités, ses amitiés avec le soleil et les brumes que tisse la baie de Phalère. Mais il n'a pu l'atteindre tout de suite. Cette cime conduit l'auteur, par l'attente, au chemin sûr, à la rumeur la plus profonde, celle « d'une seconde d'inattention. » C'est à force d'imaginer, d'attendre, de capter, qu'au contact du premier angle, comme l'œil ébloui voit noir, l'inattention a surgi, le creux de pensée, le « coup de dent » : « Je ne décrirai pas les angles de la simple Maison élevée par les grecs, à ce point unique où le jour et tous les dieux du ciel, mouvants, fusibles, avant de s'annuler, se *Nouent* et se balancent un moment, à *Hauteur d'Homme.* »

Transfigurés, ainsi furent les Thésée de tous les temps lorsque la Toison illumina leur visage, ou qu'au fond du creuset parut l'Etoile, le dessin de l'esprit, élément étranger à la matière dont pourtant il était issu. Et Fraigneau a développé les circonstances de ce « savoir perdre », qui a fait que tout ce qui était soi-même s'est évanoui, pour laisser place « *à sa part*

d'humain pur ». Toute essence, tout esprit m'ont toujours apparu comme une exaltation de la signification humaine.

Pour moi, j'ai reçu mon instant sur les pentes du Lycabette. Il y avait un figuier rabougri, quelques arbustes. Un tertre me cachait la cime de la colline et la vallée. J'étais seul. On prend son instant où on le trouve. Peut-être ce paysage, en état de parfaite humilité, a-t-il voulu m'avertir qu'il se trouvait lui aussi entre l'Acropole et l'Hymette. A côté de cet instant, les meilleures heures du Parthénon et des îles comptent peu.

Pour celui qui attend sa minute, c'en est trop de parcourir en hâte l'Attique, l'Argolide, le Peloponèse, la Crète, les Sporades. Déjà, avec un peu d'Athènes, Fraigneau a de quoi satisfaire de nombreux voyages. Certains voudraient ne pas s'arracher au paquebot, tant une colline ocre peut apporter d'enseignements. D'autres ne quittent plus un coin de campagne, à la recherche d'un inexistant tombeau.

Un jour nous étions en pleine mer Egée. Devant Tenedos, le soleil couchant ne réussissait pas à disparaitre, s'ovalisait, gagnait en largeur ce qu'il perdait en profondeur. Dans un mélange d'eau et de nues il avait, le soleil, l'air faussement délibéré d'un acteur qui ne sait plus distinguer la porte de sortie des fausses portes. Les passagers appelèrent cela un phénomène étrange. A quelques pas de nous, le Nilmirariste expliqua par les lois physiques cette ovalisation, cette interminable chûte. Mais l'instant était orienté dans le sens de la grandeur, et toute intervention, éclat de rire ou théorème, le grandissait. Je regardai Fraigneau. Il était bien, je l'ignorais alors, le Voyageur Transfiguré. La mer intérieure apportait à chacun de nous un salut qu'il n'était pas en notre pouvoir de faire partager. Ainsi chacun se trouve à un moment donné sur le chemin des mythes, et en sort différemment. Le chemin des Voyageurs Transfigurés n'est pas le mien. Ce n'est pas non plus celui du vieillard qui voulait aller à Sparte, pour trouver un renard et le réchauffer dans son sein. Quand je rencontrai Fraigneau il revenait, j'allais, vers la part d'humain pur. Il était encombré de souvenirs, qui se mêlaient à sa découverte. Son livre existait sans doute, et s'il parait aujourd'hui je n'y trouve aucune trace de souvenirs communs. C'est pour moi comme pour tous ceux qui l'ouvriront un message venu de l'inconnu, une clef des songes pour mythes. Il ne faut pas croire que notre rencontre puisse aujourd'hui influencer mon jugement. Il n'y a qu'à ouvrir n'importe quelle page du livre pour en connaitre la valeur: « Il n'est pas possible que les Grecs aient mené à bien ce « gâchage » difficile, en tendant vers un autre but suprême que ce *Goût* que j'ai reçu dans la bouche, cette fluide épaisseur innommable et que je voudrais nommer,

cependant, mais bien bas, sans rien trahir: *ce goût de voie lactée.* »

Le style de Fraigneau est un style d'incantation. Tout mot est capable de miracle. Fraigneau choisit l'impact miraculeux où l'expression cesse d'exprimer, et avance. C'est pourquoi certains mots dans son texte se détachent en capitales, ils sont, comme les dieux, à double fond. Les livres sur la Grèce ne nous avaient pas habitués à une si nette révélation. Jacques Bainville, dans un de ses ouvrages parus l'an dernier, s'avouait gêné qu'on eut tant parlé de la Grèce. Il se demandait de quel pays grec encore peu exploité il allait pouvoir parler. Je ne sais plus celui qu'il adopta.

Nous voici vengés des Anacharsis, Noces Corinthiennes, Antineas, Terres Divines et autres faux passeports. Le livre de Fraigneau, qui est l'histoire d'un signe, est enfin un livre sur la Grèce. Il ne nous propose rien. Il est à la fois mené comme une expérience, et jeté comme un coup de dés où le pouce de Minerve fait sortir les double six. Et l'on y trouve l'émotion que fait naître le plus petit morceau de Parthenon dans l'herbe, lorsqu'on veut bien, lorsqu'on ne veut pas, lorsqu'on ne sait pas pourquoi on est là, lorsqu'on le sait, lorsqu'on croit au marbre et aux jurons, lorsqu'on est tout à coup un enfant. La Grèce est un test méditerranéen, une citerne d'instincts. Sa jeunesse est l'occulte synthèse de son histoire. On pourra toujours parler d'elle, et après le livre d'André Fraigneau, bien que ce soit plus difficile, il y a encore tout à dire.

Gaston BAISSETTE

LA POESIE

« BATTEMENTS », par *Thérèse Aubray* (Les Cahiers Libres)

Une confiance inouïe et pathétique dans les possibilités de la vie intérieure se joint en ces poèmes à la prise de conscience de certaines limites imposées à la liberté de l'esprit. De ces oscillations entre l'espoir et le désespoir, de ces jeux d'ombre et de nuit entre la lumière de l'amour-contemplation, de la passion-action et la clarté tout aussi parfaite de la douleur ces « Battements » sont le journal aux pages de feu. Espoir qui n'espère rien, qui se nourrit et se dévore, se consume et renaît de sa propre ferveur. Dans la nuit commune des hommes, quelques êtres Phœnix promis à la renaissance du bûcher, palpitent, flammes à jamais insatisfaisantes, riches de leur ardeur sans aliment:

L'esprit n'a pas besoin de signe,
L'Amour n'a pas besoin d'amour

« Ce que j'aime le plus au monde, Nathanaël, c'est ma faim ». Certes l'heure de la délivrance, de l'être prenant possession de lui-même, ne sonnera peut-être jamais:

Chacun reste dans sa prison
Où filtre le grand ciel avide

Mais la grande aventure des forceurs de frontières est la seule qui vaille d'être vécue.

« Tout autour de ta vie se dressent les forces obscures qui te soumettent ». Les lâches acceptent le compromis, envisagent la si commode abdication, mais ceux qu'a marqués le signe de l'esprit refusent de se soumettre. Sans doute est-ce accepter une vie impossible, jouer aux « dés de sang » une existence soumise aux nécessités de la chair mais l'appel de la poésie, qui est vie totale, est de ceux auxquels on ne saurait résister sous peine de déchoir à sa dignité d'homme, d'abdiquer tout sentiment de propreté morale. Les poèmes de Thérèse Aubray, mieux qu'un univers d'images et de chants, nous redisent une fois de plus cette haute leçon que notre faiblesse, aggravée par le conformisme social, n'est que trop encline à oublier.

Portée morale d'une poésie, instinctive en son inspiration, impérieuse par la contagion de son exemple. Belle lumière à éblouir les aveugles « Le miracle te baigne et tu ne le vois pas ». Invitation au « grand sommeil de pureté ». Ce courant de feu roule et purifie les scories de quelques imperfections littéraires, de quelques faiblesses rythmiques. Rien qu'un appel désespéré qui, en son désespoir même, apporte toutes les consolations :

Moi qui ne suis rien, qui ne veux rien
Qui n'attends rien
Que te sortir de ta prison

Echos d'une voix qui est mille fois plus vivante de nous parvenir par delà la mort. Voix de l'amour, de la poésie, voix d'« horrible voyageur ».

Léon Gabriel GROS.

—

« ULYSSE », par *Benjamin Fondane* (Cahiers du Journal des Poètes).

Une débacle de printemps. Emportée, heurtée, tournoyante, cette voix au fil de la vie. Fuite des rives des arbres, du ciel et lointain encore le vaste repos de la mer. Cette impression de fleuve ce livre où chavirent les images, où se rompent les ponts qui joignent la réalité d'un homme à celle de ses contemporains, la donne par sa qualité essentielle, le mouvement. Le sentiment

de la révolte perpétuelle agite de vastes remous cette eau trouble, auréole d'une lumière des derniers jours ce climat mental où tant de magnifiques éclairs ne rachèteront jamais la clarté impossible de la possession.

« Juif naturellement et cependant Ulysse » Fondane n'a cherché dans l'aventure qu'un divertissement à son propre vertige. « *Je me hais et je m'aime* ». Contradiction angoissante, mais tout homme qui ne l'a sentie en lui-même ne mènera jamais qu'une apparence de vie, n'aura connu que « la joie automatique » du troupeau. L'analyse, même doublée de l'auto-persécution, n'a rien de commun avec la vie et imposant à l'homme l'évidence de son propre néant, lui offre pour seule solution le suicide, suprême escamotage. Fondane n'a point voulu des consolations faciles, de la jonglerie des mots, des petits jeux de miroirs à quoi se complaisent tant d'individualistes, adorateurs de leur propre nombril. Le voyage ne l'a point satisfait qui était pour lui, comme pour Rimbaud, une recherche désespérée, un effort de l'esprit pour s'oublier. Dans ce monde « qui meurt de se toucher avec les mêmes mains » rien ne peut lui donner cette sécurité haïssable et désirable en même temps. La terre, maternelle aux hommes quotidiens, fuit ce fugitif. Il s'agit d'échapper à cette solitude d'ange foudroyé, de retrouver des raisons de vivre, de transcender l'inutilité apparente de toute action. Qu'importe la stérilité du résultat, la dignité de l'homme est dans la vanité même de son effet. Ainsi Fondane parvient à l'attitude dernière, la Révolte :

Emigrants, diamants de la terre, sel sauvage...
je suis de ceux qui n'ont rien, qui veulent tout
je ne saurai jamais me résigner....
une main invisible arrache mes paupières
je ne peux pas fermer les yeux
je dois crier toujours jusqu'à la fin du monde
il ne faut pas dormir jusqu'à la fin du monde
— Je ne suis qu'un témoin.

Reprise magnifique de la pensée pascalienne et qui définit avec une parfaite netteté la seule position possible du poète. Le poète est celui qui empêche les hommes de dormir. Il sait la vanité de tout, ne connait de l'amour que sa faim renaissante, de la connaissance que sa soif inextinguible. Dans l'état actuel de notre prétendue civilisation sa fonction première est d'être le « témoin », le défenseur des valeurs humaines. Sa propre tragédie, ses dons littéraires, sa vie sentimentale ne sont qu'accessoires et s'il lui est permis de les utiliser en tant que moyens il se doit de les mépriser et de se mépriser soi-même en tant que

fin. Il faut savoir gré à Fondane de s'écarter de ce que Gaillard appelait « les porcheries pleines », d'apporter le seul message fécond de la poésie, le refus d'acceptation. Ainsi les poètes, au prix de leur passion individuelle, font comprendre à quelques uns leur misère, leur bassesse morale, leur insatisfaction et enseignent à tous ceux qui ne sont point aveugles pour ne point voir la nécessité de cette Révolution qui n'est que l'incarnation sociale de la Poésie, c'est à dire du désir humain, du perpétuel devenir.

Léon Gabriel GROS.

ULYSSE DANS LA CITÉ, par *Ilarie Voronca*, traduit du roumain, par *Roger Vailland* (Editions du Sagittaire)

Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage et qui, au terme de la merveille, secoue sa mémoire comme un prunier, ramasse les fruits trop mûrs et déjà vidé de la chanson qui l'a vécu, trouve un imprimeur, un éditeur, un traducteur, qui se chargent de porter son message aux hommes. Cet Ulysse roumain n'a que 23 ans; son voyage est né à Paris, dans les bureaux d'une compagnie d'assurances; et son bateau n'est que la chaise cannée d'un employé aux écritures. Puissances du souvenir... Pour tout dire, ma chaise n'était pas loin de son bateau; des mouettes le quittaient à peine, qu'elles venaient se poser sur ma table; et de la mer où il voguait à ses risques et périls, ses adieux étaient pleins d'écailles de sirènes, il en pleuvait sur mes dossiers. J'ignorais alors que j'allais, à mon tour, sous peu, faire un voyage long; avec un vrai bateau cette fois; dans une mer de sang et de chair; voyage aux antipodes, combien amer et décevant, cependant que le sien, dans le songe était une pure victoire. Que n'ai-je pu comme lui, voyager sur une chaise, toutes voiles au vent! J'aurais connu cette joie, ces longs enthousiasmes, ces frais délires neufs, ces mains qui applaudissent à tout instant, à chaque page du poème, pour que se répète et se multiplie le miracle du monde.

Mais il y a mieux que le miracle du monde — et c'est celui du poème. De sa pêche quotidienne, Voronca rapportait des pions, des chevaux, des fous, ravis à un adversaire inconnu, dans les profondeurs d'un échiquier invisible. De ses trophées, il fit Ulysse, un Ulysse absurde comme un enfant, une grande vitrine de jouets brillants.

Sept ans après ce voyage, cet Ulysse, au retour d'âge, à peine vieilli, mélancoliquement nous revient, en traduction française. Je dois avouer que, sans en faire un reproche à Vailland — qui ignore sans doute, le roumain — la traduction me dé-

plait; elle est strictement littérale, pressée, oublieuse de ses rythmes originels, sans le moindre équivalent lexique et musical des trouvailles de l'original. Déjà, dans ce poème, il ne faut pas chercher des contacts ardus avec le monde, des longs prolongements humains, des visions d'un grand ensemble; si la langue l'abandonne, il ne reste plus que des images, abondantes et chevelues il est vrai, mais déjà anémiées, surmenées. L'esprit qui a présidé à cette traduction — dû, pour une bonne part à la *présence* de l'auteur — me semble des plus navrants : il suppose que le vers moderne n'est qu'une prose frelatée, et guère des rythmes obscurs, des similitudes savantes, des obstacles invisibles, bref tout une technique obscure qui, pour être libre de toute domesticité, imposée, n'en est pas moins assujetie à des nécessités internes. Cette traduction envisage le poème comme une série de concepts; elle suppose qu'il suffit d'en traduire le sens. Mais qu'est-ce que le sens d'un poème ? Aussi de la propriété, de la beauté, du poème original, il n'en est resté que très peu; à peine la traduction lui est-elle comparable.

Je ne saurais donc affirmer que, pour Voronca, cette aventure soit une *chance;* mais, parmi les poètes roumains, dont il est peut-être un des premiers à aborder l'Europe, combien l'ont-il eue, cette chance ? Nous ne connaissons ni Maniu, ni Bacovia, ni Arghezi, ni Minulescu, — et rien de Eminescu, ce géant, n'a passé en langue française. Il ne faut, de cela, accuser personne; tout concourt en effet, à rendre une loyale traduction, impossible; tous ces poètes, et Voronca est du nombre, ont fait leur révolution autour de quelque grand courant lyrique européen et c'est cela, plus qu'autre chose qui rend, en traduction, leurs œuvres mesquines et molles. D'Eminescu il ne reste en français, que des romances de quat'sous; et rien que des détritus romantiques, symbolistes, dadaistes, de tous les autres. L'exigeance est peut-être absurde qui veut que, de l'étranger, nous vinssent des choses uniquement rafraichissantes, nouvelles, enrichissantes; mais le *déjà vu* nous fatigue, même exceptionnel; encore plus s'il nous arrive tout essouflé, fatigué d'avoir eu à traverser un langage. L'Ulysse de Voronca ne peut échapper à ce destin; dans vingt ans, ici, il paraîtra un frère poussiéreux de Tzara, des surréalistes, rappel de choses, de citrons, depuis longtemps pressés; sa chance a été donc de paraître aujourd'hui; la poésie à laquelle il se rattache, est encore vivante; et à défaut de cette « nouveauté », qu'on exige du visiteur, il conserve sa fraîcheur, sa jeunesse et son talent. On ne peut donc affirmer qu'enfin la poésie roumaine vient d'enrichir d'un tonique la pharmacopée de l'Europe; mais on peut constater que, personnellement, Voronca est un poète. Que fera-t-il de cette source

de jaillissements, de tous ses geysers d'images? Une puissante attitude éthique commandera-t-elle demain, son inspiration ? Quel, le monde qu'il apportera en poésie ? Et en apportera-t-il un ? De toutes façons, Voronca reste actuellement un des espoirs les plus fermes de la nouvelle poésie roumaine, et Georges Ribemont-Dessaignes a bien fait de donner une préface à son livre, trois pages qui sont de la pure merveille. Ecoutez-le: « Et, somme toute, à part la mort et le néant, il n'y a rien de si beau que la vie ».

Benjamin FONDANE.

« ITINÉRAIRE DE LA MORT », par *Gilbert Trolliet* (Cahiers du Sud).

Les poèmes d'« Itinéraire de la Mort » sont antérieurs aux textes de « La Vie extrême ». La plupart d'entre eux ont déjà paru dans une mince plaquette intitulée « Eclaircies » dont j'ai rendu compte ici-même voici trois ans. Ils ne laisseront pas d'intéresser tous ceux qui veulent comprendre l'évolution du poète vers une forme moins flottante, une liberté plus dirigée. L'œuvre de Trolliet est une tragédie de la connaissance, celle de l'impuissance des facultés intellectuelles à saisir un monde toujours changeant. Soucieuse de réduire à mesure d'homme la réalité objective, sans en rien négliger, cette poésie est une lutte incessante qui tout en se livrant sur un terrain relativement abstrait s'exprime par des accents où un débat idéal prend les apparences de la passion. Tandis que Valéry se fait l'interprête d'une intelligence toute armée dont les pouvoirs ne sauraient être mis en question, Trolliet rend compte des vicissitudes de l'esprit, de ses démarches mal assurées et souvent stériles. C'est dire toute la différence de température qu'il y a entre le musée d'armes cartésiennes de notre lyrique officiel et la forge souvent fumeuse du jeune poète de Lausanne. Pour Trolliet, l'amour n'est qu'une forme de la connaissance, l'unité humaine devient une concrète réalité, et dans l'élaboration du poème le mot ne se distingue point de la pensée. En dépit de certains à-coups inhérents à cette entreprise de superposition entre la réalité transitoire du senti et celle plus valablement humaine du pensé, Trolliet parvient généralement à cette fluidité de l'expression parallèle à la fluidité de l'objet. Il présente cet exemple rare non d'un poète qui s'exalte, même authentiquement, sur une idée philosophique, mais d'un poète qui est en même temps et par le même acte mental un philosophe.

Ces qualités de Trolliet, on les trouvera, incertaines encore dans « Itinéraire de la Mort » où la soumission à la fantas-

magorie de l'inconscient obnubile parfois le sens des valeurs, des idées monnayables et utiles humainement au lecteur. Le simple ami de la poésie et qui n'en attend qu'un plaisir légèrement sensuel goûtera aussi chez ce poète d'idées une souplesse remarquable de langage, et, qualité qui ne manquera pas de surprendre en ce cas, une richesse d'imagerie sans ornementation jointe à une valeur constante de la phrase musicale. En Trolliet les conquêtes les plus durables de la poésie d'après-guerre se trouvent intégrées à la tradition littéraire française. La question est de savoir si le poète saura maintenir ce difficile équilibre entre un lyrisme qui jaillit nécessairement de la vie de l'esprit et une forme littéraire qui de par ses antécédents suppose la primauté de l'Intelligence.

Léon Gabriel GROS.

DE MON COURTIL, par *Hubert Pajot* (Studio technique d'éditions)

L'art de bien rimer. L'art d'accommoder les restes, de faire quelque chose de rien. Petit talent de société... et encore ! Tout cela est si platement vulgaire et sans esprit.

L. G. G.

ENFANTS DE MON SILENCE, par *Armand Guibert* (Studio technique d'éditions)

Titre valéryen mais climat qui fait songer aux nonchalances de Barrès. Armand Guibert promène un esprit amoureux de la beauté plastique et des prolongements spirituels dans un décor méditerranéen où se marient naturellement et sans contrainte la grâce des paysages et l'activité de la pensée. Tout cela dans une belle lumière qui n'est pas seulement extérieure. Poèmes en pleine clarté comme les décors romains du Poussin et dépouillés de cette superstition de la fausse couleur qui perd chez nous peintres et poètes. Tout certes n'est point parfait dans ce petit livre. J'avoue pour ma part attendre plus de portée métaphysique dans la recherche d'une vérité personnelle qu'implique toute activité de l'esprit et la poésie me semble être moins une fin en soi qu'un instrument. Les maîtres Anglais dont on devine M. Guibert profondément imprégné ont su, dans leurs périples sentimentaux, se dégager de l'anecdote, cette anecdote qui perdit Byron et qui, n'en déplaise à son admirateur français, diminue singulièrement la portée des prétentions philosophiques de Rupert Brooke. M. Guibert échappe en partie à ces dangers en se réfugiant dans ce mysticisme du « Poverello » d'As-

sise, qui est bien la forme la plus humaine et à mon gré la seule acceptable du christianisme.

Poésie beaucoup trop cultivée, mais peut-on se dégager de la culture que l'on porte dans le sang! J'aime cette confession de jeune clerc, de pélerin passionné qui s'excusera par ces vers qui me touchent profondément.

Je cherche l'amitié de ceux à qui il n'est permis de me la refuser

Brooke en sa tombe de Lemnos, Keats sous les violettes romaines lui sont des amis plus réels que ceux dont la main distraite s'offre à lui chaque jour sans jamais guérir de la solitude. Il y a en M. Guibert un véritable amateur de poésie, qui ne s'est point encore libéré de ce que les Anglais appellent « la diction poétique » et dont le principal défaut est de développer des images qui gagnent surtout à être suggérées. Le jour où M. Guibert atteindra à la densité de l'expression il nous donnera une poésie où la littérature aura beaucoup à perdre mais qui lui permettra sans doute de donner une œuvre à la fois plus générale et plus personnelle.

L. G. G.

LE VOYAGE DANS L'ESPRIT, par *Gilbert Mauge* (Editions du Sagittaire)

Un Baarnaboth féminin et qui évoque le meilleur Larbaud. Je ne saurais dire combien j'aime ce baedeker sentimental aux hasards d'un périple dont il m'a été donné de connaître les prestiges et les désillusions. Méditerranée Orientale, comme il est difficile de te découvrir avec la belle naïveté des Chateaubriand et des Barrès! Gilbert Mauge, comme vous, comme moi, comme tous les voyageurs de cette génération sentira naître en elle un humour qui est le plus sûr garant de la sincérité, qui permet aussi de ne pas laisser échapper ce qui malgré tout demeure susceptible de nous émouvoir. Le poète fait jouer l'obturateur à iris, prend des vues sous des plans de looping aérien et quitte volontiers paquebots et trains pour la machine à voyager dans le temps. Simple moyen de retrouver l'humanité éternellement la même au-delà des illusions historiques. Le voyage, dira G. Mauge:

c'est de comprendre
ce qui soutient le courage de tous ces gens de la terre.
Partir,
c'est partir pour Dieu.

Ce parti-pris qui est le seul acceptable, car il satisfait l'intelligence en laissant libre jeu à l'imagination donne à ce livre une portée que présentent rarement les recueils de poésie, surtout en un genre où la généralisation hâtive, la superstition du pittoresque trahissent l'impression authentique de la découverte. Emerveillement n'est point synonyme d'ébahissement et Gilbert Mauge réalise ce tour de force de démonter les rouages du plaisir tout intellectuel qu'est le voyage, aventure moins des sens que de l'esprit, sans rien lui faire perdre de son libre jeu, de son caractère de gratuité qui en font le passe-temps favori des indolents cultivés. Est-il besoin de dire toutefois que tant d'images séduisantes, de pensées habilement et vivement exprimées ne me décident point à tenir ces notations pour des poèmes. Trop d'intelligence, de cette intelligence qui sauve les lettres mais perd les âmes.

L. G. G.

LE CARROUSEL D'ENNUI, par *Armand Bernier* (L'Avant-Poste).

Et pourtant rien ne me délivre,
Mes cris ne m'ont pas allégé.
Le tourment subsiste et mes livres
Sont mes vivants péchés.

Ces vers dont Toulet n'eut point désavoué la facture montrent assez la conception que M. Bernier se fait de sa propre poésie. Il y a une belle probité à reconnaître de la sorte ses limites et si la bonne volonté a pour mission de paver autre lieu que l'enfer on peut espérer que ce poète découvrira quelque jour son paradis antérieur. A défaut d'une originalité marquée on se plaira à découvrir dans ces quelques pages une rare élégance de force et le frémissement d'une sentimentalité qui pour être trop souvent encore à fleur de peau ne laisse pas d'émouvoir. Poésie qui ne guérit point du monde, qui ne le recrée point à l'image de l'homme, qui a toutes les séductions, tous les dangers aussi, de l'art divertissement.

L. G. G.

LIVRE DE NUIT, par *Joseph Milbauer* (Jean Budry et Cie).

J'aime beaucoup ce petit livre, le plus agréable recueil de jeune paru depuis bien des mois. J'ai laché le mot « agréable », je le regrette déjà car on pourrait y voir une arrière-pensée. Rien de moins agréable en fait que ces poèmes denses et riches en résonnances subtiles.

J'ai trente ans.
Je longe les quais de la Seine
et déjà je songe à elle.
Elle, c'est la mort.

Tout le recueil est de cette verve sobre et nerveuse. Sans doute l'imagination n'y est point prestigieuse, ni les jeux de langage à aveugler l'arc-en-ciel, mais il y a partout, même en tenant compte du décor nocturne dont l'auteur abuse un peu, une présence d'homme, une réflexion nuancée, sincère, chaude sur la vie:

Vivre, c'est inventer des raisons de vivre.

Position trop lucide, qui a trop conscience d'elle-même et qui verse parfois dans un didactisme à la Jules Romains. De belles notations:

La nuit n'a rien gagné, la nuit n'a rien perdu.
La nuit ne comprend rien au commerce des pierres.

Trop rares évasions dans la gratuité, hors de cette nuit qui sent un peu le stuc et le carton. Milbauer devrait se souvenir qu'il s'agit d'aller « plus loin que les chemins » et que nulle attitude littéraire n'indiquera jamais une voie de salut. D'un point de vue strictement critique il n'y a que des éloges à faire de ces esquisses où littérairement l'artiste exprime ce qu'il entend exprimer. Je ne crois pas cependant qu'un poète de cette génération, de quelque groupe qu'il se réclame, puisse se satisfaire à si bon compte.

L. G. G.

LE VAGABOND, par *Emmanuel Flavia Léopold* (Imprimerie Gabelle, Carcassonne).

Une élégie en vers blancs. M. E. F. Léopold nous avait accoutumés à mieux. Ce poème terne, verse souvent dans le prosaïsme, n'a même pas cette qualité toute matérielle qu'aurait pu lui conférer la pratique franche du vers classique. Il s'agit là encore de discours et non pas de lyrisme.

L. G. G.

LES LIVRES

La Condition Humaine, par *André Malraux* (N. R. F.)

I

Ce livre, étape décisive, me semble apporter quelque chose de tout à fait nouveau, que nous attendions, dont nous pourrons dorénavant mal nous passer: la conjonction d'événements révolutionnaires et d'êtres humains ramassés en eux-mêmes, mis en contact avec leur propre solitude, identifiés à leur destin.

Ici l'événement est une insurrection à Shanghaï en 1927. L'Internationale communiste a cru se servir du Kuomintang, et a été non pas trahie mais jouée par lui. Chang-Kaï-Shek, aidé par toute la bourgeoisie, réprime l'insurrection de ceux qui l'ont porté au pouvoir; par ordre de leur parti les communistes consignent leurs armes à leurs ennemis; Shanghaï qui comptait sur Han-Kéou se trouve au contraire isolée; les chefs du mouvement (les héros de ce livre) sont torturés, massacrés. Voilà la trame de ce livre, ou plutôt sa matière, sa substance. Et en effet, ces évènements ne sont pas des faits épisodiques destinés à susciter des réactions rares chez des personnages intéressants; ils ne sont pas le milieu dans lequel plongent ces personnages, la couleur, le climat pittoresque d'un tableau exotique, le prétexte à des études psychologiques et de mœurs. Et ce n'est point non plus le contraire: l'événement n'y est pas la seule dominante intéressante, autour de laquelle graviteraient des personnages épisodiques destinés à romancer l'histoire. Là au contraire se trouve la conjonction dont je parle, qui fait de ce livre une réussite exceptionnelle: les événements sont à la fois créés par les personnages, et les créent en les plongeant dans un état de tension extrême où chacun d'eux se découvre dans ce qu'il a d'unique. Des événements réels se font à travers des personnages imaginés, et ceux-ci, dans le roman, se foule à travers ces événements. La Chine révolutionnaire, qui aurait pu être un sujet de reportage, a provoqué en Malraux cette combinaison chimique, ce nouveau corps, pourrait-on dire, dont hélas on trouvera trop vite la formule à exploiter, (mais puisque les épigones ne peuvent se passer de formules, mieux vaut peut-être celle-ci qu'une autre).

Les uns, les jeunes, trouvent dans ce livre un sens à donner à la vie, une exaltation héroïque susceptible de rebaptiser une vie par sa mort, de conférer une dignité à ceux que notre dramatique époque a dépossédés de tout. D'autres, plus âgés, tristes ou sentimentaux, y trouvent avec émotion et gratitude la grande pitié des hommes dans leur tragique solitude individuelle la définition de cette « condition humaine » aux prises avec tout

ce qui, de notre époque, s'acharne à détruire les valeurs dont l'homme tirait jusqu'ici la notion même de son existence. Des écrivains non révolutionnaires et qui prisent l'œuvre bien faite sont reconnaissants à Malraux de se montrer enfin romancier avant tout. Des écrivains révolutionnaires saluent en lui celui qui a enfin choisi, et dont l'œuvre se subordonne maintenant à une vie consacrée à la révolution. C'est que le propre d'une grande œuvre est de s'offrir de mille faces contradictoires, de donner raison à chacun, donc de renvoyer à chacun, comme un miroir, sa propre image encadrée. En définissant l'œuvre, chacun se fait le prisonnier de son propre aveu, et trace ses propres frontières dans la mesure où il confond une des expressions possibles d'une vie avec cette vie elle-même.

Il ne faut donc point appréhender ce livre par certains des aspects qu'il nous propose, fussent-ils à nos yeux essentiels, mais discerner sa vraie constitution monolithique. Car si la passion et l'événement révolutionnaires ne se peuvent séparer de ses personnages, sachons voir clairement que dans cette affaire le personnage principal n'est ni le vieux Gisors, ni son fils Kyo, ni Tchen, ni Katow, ni Claffique le mythomane, ni Hemmebrich, mais André Malraux. Si une des caractéristiques de cette œuvre est la description très minutieuse d'événements révolutionnaires, où ne manque pas un détail, où l'imagination concrète a pris soin de tout coordonner, de ne rien confier au flou, son autre caractéristique, non moins saillante, est que ses principaux personnages, ceux sur lesquels est centré le livre, sont étonnamment intérieurs à l'auteur, tirés de lui, des fragments de lui-même, fragments dissociés entre eux comme le sont des personnages de rêve, mais pétris tous de la même substance, qui est celle même de leur démiurge. Ils sont, sans le moindre doute, le produit d'un seul et même déclenchement intérieur, d'un choc intérieur provoqué par la révolution, en un homme qui de ce fait s'est retrouvé, s'est recrée lui-même, en unifiant ses facultés au contact de sa propre dialectique. Je veux dire que la valeur première d'un choc de cet ordre est de réunir la sensualité et l'intellect de l'homme, qui chez la plupart des gens sont encore dissociés, comme deux branches d'un fleuve par une île: par la résistance qu'offre l'individu à son propre destin. Grâce à cette nouvelle et essentielle combinaison, toute pensée se trouve désormais fréquante par sensualité, et toute affectivité se découvre intelligente. Et cela, on peut bien l'appeler génie si l'on veut, c'est en effet son nom provisoire, jusqu'au jour où l'on saura que c'est le seul état possible, le seul état, je veux dire, où la vie est possible sans le secours d'une mort. Alors pourra tomber le titre de ce livre: cette « condition humaine »

n'est en vérité que sous-humaine encore, et l'état de densité extrême, intolérable, « inhumaine » parfois de ses personnages (selon l'expression de Malraux) assumera sa valeur réelle, celle d'une indication vers l'humain, d'une signalation sur la route.

Quoiqu'il en soit, la condition de Malraux, qu'il vient de découvrir en lui, est une étape vers l'humain, une étape magnifique, car elle saisit la conjonction nécessaire de l'individu et de la révolution, leur nécessaire création réciproque. Et les personnages de ce livre ne sont alors que des solutions possibles, mais non nécessaires, d'une vie qui n'accepte point de solutions. « *Il* (Gisors) *avait cru, jadis — temps révolus... — qu'il se rêvait héros. Non. Cette force, cette furieuse imagination souterraine qui était en lui-même* (*deviendrais-je fou, avait-il pensé, elle seule resterait de moi...*) *était prête à prendre toutes les formes, ainsi que la lumière...* » Voilà Malraux. « *Quand il* (Clappique) *disait qu'il se tuerait, il ne se croyait pas, il entrait dans un monde où la vérité n'existait plus. Ce n'était ni vrai, ni faux, mais vécu* ». Voilà encore Malraux. Rien n'est vécu qui ne soit vrai, rien n'est vrai qui ne soit vécu. Vivre une idée, un événement, un objet, c'est les sentir dans la peau c'est se verser un torrent de sensualité dans la tête mais dans une tête parfaitement lucide, parfaitement embrayée au monde, aux choses, passionnément... « *Sa pensée rôdait autour du monde, autour des hommes, avec une âpre passion... Qu'il y eut en tout être, et en lui d'abord, un paranoïaque, il en était assuré depuis longtemps* » Voilà encore Gisors-Malraux. Mais ce paranoïaque qui a réussi à embrayer son rêve intérieur à la réalité objective est devenu de ce fait révolutionnaire et génial, il a fait coïncider sa dialectique du monde, il s'est miraculeusement sauvé, jusqu'ici, et de la démence et de la mort, mais il est le seul à savoir à quel point ce salut n'est qu'une des solutions possibles, indéfiniment provisoire, mais jamais nécessaire ni définitive, de son admirable aventure.

Tout y a un goût de chair. Tchen porte en ses muscles, en ses nerfs, comme une injonction du destin, la résistance physique du corps qu'il a assassiné, Kyo l'angoisse de n'avoir point reconnu sa voix enregistrée au Gramophone, Hemmelrich, au moment le plus décisif de sa vie, s'aperçoit que s'est écaillée, sur son bras, le sang de sa femme et de son enfant assassinés. Tout y est sensuel, seuls les profiteurs, les ennemis de la révolution, Ferral, Valérie, sont érotiques au contact des événements. (C'est peut-être parce qu'ils vont à contre courant ceci dit en passant: pas plus que Malraux je n'en ferais une thèse).

J'ai dit que ces personnages participent à la même substance, qu'ils sont possibles, non nécessaires. Ils sont autant de facettes

d'une seule vie ramassée en elle-même. identifiée à son destin. De ce fait on a bien tort de les opposer l'un à l'autre, de féliciter Malraux d'être Kyo et non Gisors, et de lui reprocher en même temps sa complexité, ainsi que l'ont fait certains critiques trop scolastiquement marxistes à mon goût. Kyo, d'ailleurs, pour des marxistes trop orthodoxes, pourrait avoir le défaut de trop percevoir directement la révolution dans son sang, en dépit de mots d'ordre hiérarchiques, contre lesquels du reste les événements lui donnent raison. Le drame se joue de la révolution qui exige que chacun soit un centre de conscience vivante, et que l'action soit concentrée par en bas et non ordonnée d'en haut. Ce drame est terrible, dans lequel nous nous débattons tous, entre le jaillissement innombrable et concret de la révolution spontanée, et la politique d'un parti. Ce conflit met aux prises, à Han-Kéou, d'un côté Tchen et Kyo, de l'autre Vologuine et Possoz ; d'un côté le sang et la chair, de l'autre le raisonnement et l'obéissance. Malraux fait preuve ici d'une admirable lucidité. Il se sert de faits concrets. Il se garde bien de tomber dans des développements idéologiques. Prend-il position ? Il refuse de le laisser supposer. Tout au plus explique-t-il ce drame individuellement. « *Quand on vit comme nous il faut une certitude. Appliquer les ordres, pour lui* (Vologuine) *c'est sûr, je pense, comme tuer pour moi* (Tchen). *Il faut que quelque chose soit sûr. Il faut* ».

C'est vrai, il faut donner un sens à la vie, il faut la baptiser, toujours, et surtout en hâte au moment précis où du fait qu'on l'a trouvée on s'aperçoit avec terreur qu'elle n'a point de sens et qu'elle n'a point de nom On s'arrête interdit à son seuil flamboyant. Ce seuil est la grande solitude de l'homme qui s'est perdu pour s'être retrouvé, mais dont l'angoisse et la terreur lui interdisent d'accepter cette disparition de soi-même. Celui qui, pour commencer, n'a pas connu cette solitude, n'en est même pas encore à ce point de devoir consciemment à tout prix chercher des prétextes, de devoir expliquer sa vie par sa mort. Voilà le fond de cette histoire, son cul de sac, le vice originel de toute pensée. Donner un sens à l'écrasement, une signification à la mutilation, une dignité à la condition sous-humaine, c'est n'en sortir qu'au moyen de prétextes, donc en réalité n'en sortir point, mais s'enfermer dans une cave, s'emmurer, tuer la révolution et l'humain.

Kyo échappe, semble-t-il, à cette contradiction. Kyo pourtant, comme les autres personnages, n'est qu'une des solutions possibles du personnage en chair, Malraux, à l'exclusion des autres solutions. Elle est donc impossible parce que possible, parce qu'elle n'est qu'un fragment de l'homme. Cette solution

juste et fausse du fait qu'elle est trouvée. (Donner une solution juste de soi-même, ce n'est pas *être* cette solution-là. « *Dire que faire une histoire, en français, ça veut dire l'écrire et non la vivre!* » Malraux-Claffique sait très bien cela, et c'est pour cela précisément qu'il écrit cette histoire. Car l'écrire c'est déjà la vivre malgré qu'on l'écrive, ou plutôt l'écrire parce qu'on la vit, et c'est cela le réel comme les mythes de Claffique. Ecrire cette histoire, c'est cela la solution Malraux, et c'est une action révolutionnaire, une solution vraie, beaucoup plus vraie, parce qu'elle est vécue par Malraux, que ne l'est la pseudo solution vraie, Kyo. Si Malraux se laissait prendre à son personnage, comme le font déjà beaucoup trop ses lecteurs, il fausserait la justesse de se solution, juste en acceptant de son imagination une définition de lui-même. Voilà comment Malraux est purement romancier, et de ce fait purement révolutionnaire — ou inversement — et c'est de cette conjonction que surgissent les diverses conjonctions que nous proposent ses personnages...)

« *Tchen et le meurtre, Claffique et sa folie, Katow et la révolution, May et l'amour, lui-même* (Gisors) *et l'opium... Kyo seul, pour lui, résistait à ces domaines...* » Oui, il échappe même à l'obéissance de Vologuine, à l'orthodoxie de Possez. Mais n'a-t-il pas besoin de la femme qu'il aime pour combler le gouffre de sa solitude? N'est-ce point là l'aveu de sa mutilation à lui? Tous ces hommes s'étaient refusés « à ce pour quoi ils étaient faits », puis la révolution, en agissant à travers eux, les a soudain identifiés à eux-mêmes, tendus en un point d'une insupportable densité. Seul Kyo semble refuser de donner un nom à ce point, à cette densité. Seul, il semble avoir fait coïncider exactement son destin et le monde objectif et concret, dans leurs monuments. C'est pourquoi, même vaincu, son action sera féconde, elle demeurera « *incrustée comme des inscriptions des empires primitifs dans les gorges des fleuves* », elle transformera le monde. « *Oui: sans doute les hommes ne valaient-ils que par ce qu'ils avaient transformé. La Révolution venait de passer par une terrible maladie, mais elle n'était pas morte. Et c'étaient Kyo et les siens, vivants ou non, vaincus ou non, qui l'avaient mise au monde* ».

Carlo SUARÈS.

II

Il est de ces ouvrages dont, peut-être, c'est faire l'éloge que de dire qu'il est embarrassant de les critiquer. Non point qu'ils soient sans défaut; mais ils s'imposent d'une telle manière qu'il ne reste qu'à les admettre ou à les rejeter. La correspondance

entre le « climat » de l'œuvre et celui de son auteur est ici surprenante, et c'est peut-être un des secrets de son pouvoir. Et je ne parle pas ici d'une identité psychologique: ceux qui ont approché Malraux connaissent le malaise (d'aucuns, bien entendu, disent l'« agacement ») que l'auteur des *Conquérants* provoque à coup sûr, sans doute à peu près malgré lui. Il n'est rien d'être doué d'une puissance mentale exceptionnelle si l'on ne jouit pas comme Malraux, de la faculté de la porter jusqu'à un pouvoir spirituel d'un rare degré. La « nature », chez lui, le physique est saturé de ce pouvoir, dont il est trop simple de dire qu'il est magnétique : Malraux est aux antipodes de l'intellectuel, du spéculatif; un homme pour qui le monde existe, mais tout chargé de sa pensée, de son extraordinaire influence. L'interlocuteur est saisi par cette teribble tension intérieure, cet esprit sensible et dur, à la fois perméable et fermé, et qui, tout mouvement et projection, n'offre jamais de prise. Et il ne s'agit pas ici de défense, de réserves, ni encore moins d'attitude: l'évidence de ce pouvoir, sa simplicité, n'est pas ce qu'il a de moins efficace. Et, pour aller jusqu'au bout de notre pensée ,dans un autre plan disons que nous connaissons peu d'êtres qui réunissent, à ce degré, les dons qui nous paraissent être ceux du Chef.

Dans les ouvrages d'André Malraux, présent partout et indécelable, on retrouve ce pouvoir, cette aptitude à l'emprise, qui paraît bien se confondre avec la « volonté de puissance » qui nous fut chère. (Ceci soit dit sans invoquer le « retour à Nietzshe », qui s'affirme çà et là, et qui est un des traits curieux de la présente décade).

La condition humaine — la formule est dans l'air, mais il semble bien que son renouveau, son acception particulière, soit due à l'ouvrage de Malraux. Une formule reste latente, comme ignorée de ceux-là même qui voudraient s'en servir et la frôlent sans cesse, jusqu'à ce qu'un livre capital lui confère une valeur décisive.

Le sujet est apparemment l'histoire de la révolution communiste de Shanghaï. Mais un tel livre est sans sujet. Il part d'une situation, d'un certain moment, sur un certain point du globe. Disons tout de suite (nous y reviendrons) que cette révolution communiste, nous en savons fort peu de chose. Nous avons dû interroger des spécialistes pour en connaître la date. On peut, sans être un « bourgeois », n'avoir qu'une idée confuse des rapports respectifs du Kuomintang, de la III[e] Internationale, des Concessions, de Chan-Kaï-Shek, etc., révélés par les journaux, avec la confusion qui caractérise les dépêches d'Extrême-Orient.

Les personnages: Kyo Gisors, fils d'une japonaise et d'un français, le vieux professeur Gisors, Tchen, chinois, Katow,

russe, Hemmelrich, belge — révolutionnaires; Clappique, bouffon; un français, Ferral, administrateur du Consortium Franco-Asiatique. Deux figures féminines, épisodiques: May, la femme de Kyo, et Valérie, maitresse de Ferral. Des deuxièmes rôles et des comparses.

Le livre s'ouvre par un morceau de bravoure magnifique, qui donne le ton: le terroriste Tchen exécute son premier assassinat. Les épisodes se déroulent: rapt de munitions et d'armes sur un transport; scènes de l'insurrection; réactions diverses. Puis, un mois plus tard, la répression : Kyo, Katow et Tchen sont arrêtés; Kyo et Tchen se suicident, Katow, qui a donné à Tchen le cyanure qui lui restait, est brûlé vif dans une chaudière de locomotive. Tangentes à l'action, quelques scènes de Ferral nous révèlent la réaction européenne. Les révolutionnaires se trouvent fréquemment en contact avec le père de Kyo, qui les explique et les commente d'une manière un peu socratique. Clappique, sorte de fantoche, qui évoque parfois le bouffon des romans russes, un instant l'instrument des terroristes, est emporté par la tourmente.

Les incidentes, fort nombreuses, ne paraissent pas écrites dans le but de nourrir le volume. Tout est essentiel, même les dialogues, apparemment détachés de l'action générale.

C'est que, précisément, Malraux choisit, une fois de plus, une situation tragique, violente; il lance ses personnages, dont nous ne connaissons rien que la personnalité momentanée, mais combien accusée, au milieu d'événements énormes; il commence à les suivre, à les entreprendre, au moment que leur action va devenir immédiate — et chacun d'eux, aussitôt, ne se meut que dans l'extrême. Il ne subsiste plus que les problèmes éternels, et si urgents qu'ils ne peuvent pas ne pas être posés. Mais aussi comme une telle situation galvanise la pensée, comme la hauteur s'impose, et les sentiments magnifiques!

De tels sujets, d'ailleurs, ne les réussit pas qui veut. Sans doute, ils sont généreux jusqu'à en être faciles — mais combien en avons-nous vus de ces terribles histoires de guerre, qui ne dépassaient jamais la comédie de salon.

Les personnages, si différenciés qu'ils soient, et quelle que soit l'exactitude de leur psychologie, se ressemblent pourtant étrangement. Les idées générales qu'ils énoncent — et il y en a beaucoup, peut-être trop — sont toutes de la même résonance. Dans les *Conquérants*, le seul Garine paraissait tout proche de Malraux (Ne parlons pas d'identité: l'auteur, même se décrivant, ne donne jamais que ce qu'il imagine de lui-même). Ici Garine est comme distribué: chacun des protagonistes est touché par l'auteur. Beaucoup de gestes, et presque toutes les répliques

pourraient être interchangées. Et le manque de parti-pris, une sorte d'« objectivité » ne fait que renforcer cette impression : c'est parce qu'il leur donne tant de lui-même que Malraux est si détaché de ses créatures. Il prend d'elles le plus grand soin, et se les explique parfois avec un plaisir évident. Mais j'y retrouve l'application détachée du miniaturiste. Son dédain, parfois manifeste, peut irriter le lecteur, mais il me touche profondément.

La Condition Humaine, c'est une immense figure de Malraux vibrante et vivante, si proche et si intense que ce livre, on n'a pas l'impression d'être seul à le lire: une Présence est là, avec laquelle il faut compter.

Certains personnages ne paraissent pas indispensables à l'action. Ainsi des deux femmes, et surtout de Valérie. Cette dernière, maîtresse de Ferral, fait penser à certains films américains, où la femme n'est rien d'autre qu'une touche de lumière érotique. La « scène de l'interrupteur », si intensément occidentale, et d'aujourd'hui, nous arrache brusquement à Shanghaï. Elle est de la psychologie la plus subtile, et du même ton que la scène où Kyo, au moment d'aller à la mort, dispute avec May, sa femme, de la liberté mutuelle (1).

La scène où Ferral est « plaqué » nous paraît inférieure aux autres. Elle n'est destinée, peut-être, qu'à amener l'admirable billet de Valérie.

L'érotisme surgit fréquemment, comme toujours quand la mort se mêle aux vivants. Il est parfois sous-jacent, perceptible dans une sorte de tension du récit, où l'on trouve une étrange et sourde vibration sexuelle, fréquente dans l'art de Malraux.

Un style indéfinissable, souple et dur, immédiat sans être direct; des phrases parfois larges, nuancées à l'extrême, des adjectifs précis, longuement choisis. La minute du détail ferait penser au style réaliste si le ton général, l'allure de la phrase ne le détachaient constamment. Disons pourtant que la notation de déformation phonétiques — l'articulation de Katow, les « nong » de Tchen, — nous paraissent sans effet.

Quel que soit l'évènement, le *tempo* est toujours pareil. Les faits n'influencent pas la démarche du conteur, qui jamais ne se hâte ni ne s'attarde. L'atmosphère même dans laquelle se déroulent certaines conversations est tellement poignante que les personnages vont d'emblée aux propositions capitales.

---

(1) May « allemande née à Shanghaï, ayant fait des études médicales à Paris et Heidelberg » est un peu Paul Morand: on dirait que l'auteur ne lui donne ces attributs européens que pour justifier les répliques de May, très belles dans la tragique discussion avec son mari.

Cette constance de l'intensité, de la valeur, ne va pas sans devenir un défaut, commun à tous les ouvrages sans défaillance: le livre manque de respiration. On n'y trouve aucun de ces moments de détente, de ces situations qui autorisent le fléchissement: le lecteur suit l'auteur dans sa négligence, reprend haleine, et ne retrouve son attention que lorsque le style se reprend, annonçant une scène d'importance. Celle-ci se grave dans la mémoire et constitue un des jalons indispensables à l'intelligence générale du récit. Dans la *Condition Humaine*, point de fléchissement ni de détente: la mort de Kyo, l'étreinte de Ferral et de Valérie, les propos de Gisors sont tous d'une valeur égale. Il en résulte que l'intensité se détruit elle-même et se perd dans la grisaille.

Il n'est pas impossible que ceci soit concerté, et que Malraux s'interdise ces jeux de clair-obscur qui, souvent, cachent autant de faiblesses. Il peut paraître remarquable, au contraire, que l'auteur puisse ne pas mettre en évidence les grands moments de son action, réduire et maintenir les faits à ce qu'ils sont en réalité: quelques remous d'un univers indifférent.

Les descriptions de Malraux, et particulièrement celles des faits sont fréquemment difficiles à suivre. Il faut relire, et quelquefois traduire. La précision, si impitoyable qu'elle puisse être, n'est pas toujours favorable à la représentation. Tout est sur le même plan, et le manque d'ombre, de perspective aérienne, fatigue comme une photographie trop nette; la mise en lumière de chaque détail empêche de prendre une vue de l'ensemble.

Ceci provient en partie de ce que, comme dans toutes les réalisations opiniâtres et volontaires — peu d'œuvres donnent autant l'impression d'avoir été écrites les mâchoires serrées — l'ellipse est de règle. Les phrases ne s'enchaînent pas, elles se succèdent. Chacune d'elles est fermée, et n'entraîne pas de conséquences. Le récit procède par bonds. Malraux ne parvient pas à faire quelque chose pour le lecteur: s'il se donne de la peine c'est encore pour lui-même.

D'autres descriptions doivent à ce procédé des réussites extraordinaires. L'éclatement d'une bombe, l'agonie du train blindé sont décrits, si l'on peut dire, de l'intérieur, par cette « intelligence » aigue qui s'identifie aux choses et qui, pour les rendre sensibles, les sensibilise.

Quant à l'esprit général de l'œuvre, voici. Lorsque, adolescent, je lisais d'Esparbès — qui est comme la transition entre Buffalo-Bill et Flaubert — mon enthousiasme n'était jamais sans réserves: ces actions d'un héroïsme surhumain — le pont de

cadavres et de blessés qui chante la *Marseillaise* pendant que l'artillerie le traverse et les broie; l'homme qui, pour guider un vaisseau, laisse la torche, consumée, brûler son bras — me laissaient le sentiment confus d'une duperie: ou bien d'Esparbès n'avait rien inventé, et alors il ne devait pas mettre à profit une chose qui était bien plus belle que toute sa littérature; ou bien personne n'avait jamais fait pareilles choses, et alors il n'y avait pas de raison de m'emballer sur des inventions gratuites...

Ce rapprochement peut paraître grossier: il résume pourtant le procès des biographies romancées. Dès qu'un évènement est du domaine de l'histoire, et considéré comme tel, il devient difficile à mettre en œuvre. Je ne conteste pas, cela va de soi, le droit de l'écrivain à inventer des personnages; leur existence, leur évidence ne peut faire qu'accréditer l'événement historique dont ils émanent. Fiction et réalité se pénètrent et se soutiennent Mais, généralement, l'auteur y perd. Le lecteur se méfie et opère, malgré lui, une discrimination constante. En ce qui concerne la *Condition Humaine*, je voudrais savoir — et j'avoue la naïveté de cette demande — si vraiment les policiers chinois jetaient les terroristes, tout vifs, dans une chaudière de locomotive, si vraiment un communiste, que Malraux appelle Katow, a distribué à ses camarades le cyanure qu'il portait sur lui, pour se laisser emmener à leur place. — Et l'horrible détail du sifflet, qui est, lui, incontestablement de l'écrivain, ne fait que rendre la question plus urgente.

Sans doute, peu importe que cela soit « vrai » ou « faux ». Il suffit que cela soit vrai pour l'écrivain, qu'il ait trouvé dans ces faits, ou dans leur invention, une valeur tragique suffisante pour lui faire écrire son œuvre, et à nous l'imposer.

Mais c'est du lecteur qu'il s'agit. Car, si Katow est réellement et simplement un personnage, si son geste est un aboutissement, une nécessité, je l'accepte, et il me touche dans la mesure où l'auteur me le rendra proche; si Katow représente un personnage qui a existé, il ne m'intéresse pas; son sacrifice me suggérera peut-être de vaines réflexions sur la mystique bolchevique. Sans plus. La fiction me touche parce que, à travers elle, je retrouve l'auteur, avec qui je me livre sans réserve au jeu passionnant des conflits d'influence, qui est à la base même de la chose littéraire. La réalité, l'histoire? Il ne peut jamais être question que de mettre en doute des sources d'information.

Cet équivoque, à peu près inévitable dans un ouvrage qui part de la donnée historique, André Malraux a pu l'éviter presque constamment. Sauf à certains moments, où la question se pose de savoir si la fiction ne rejoint pas l'histoire, et si l'équivalence est maintenue, le livre s'impose sans réserve. Tout s'ac-

corde, semble-t-il, pour nous faire pencher dans le sens de la fiction, d'une immense fiction.

Nous l'avons dit, nous n'avons qu'une idée confuse des événements de Chine. Or, Malraux ne prend jamais soin de s'expliquer, il nous force à nous croire avertis. Il parle du Kuomintang comme du Reichstag, et de l'avenue des Deux Républiques, à Shanghaï, comme du boulevard Haussman. Et je ne puis m'empêcher de penser que cette négligence est voulue. Il ne fait aucun doute que l'auteur, en effet, confonde Shanghaï et Paris dans une même connaissance — et certains détails, certaines impressions, il semble impossible de les avoir inventées, de les décrire aussi intensément sans les avoir vécues. Mais, étant au fait de notre ignorance, il est impossible que, se refusant à l'explication, l'écrivain ne compte pas avec notre désarroi. (C'est toute une esthétique, peut-être, que cette manière d'égarer le lecteur et de se prévenir contre lui en lui laissant la possibilité de se rabattre sur une « vérité historique » à laquelle il puisse consentir...)

Or, de son vague même, de son irréalité dans le temps et l'espace le récit prend une valeur immense — cette valeur de fiction absolue dont nous parlons plus haut. Tous ces faits, toutes ces données historiques que l'on ne cherche plus à contrôler, puisqu'il est admis, une fois pour toutes, que l'auteur n'en rend pas compte, grandissent démesurément le récit. Ce n'est plus Shanghaï, c'est quelque grande ville, n'importe où dans le monde, à feu et à sang — ce n'est plus la révolte de quelques Chinois, c'est la Révolution même, avec ses héros et ses épaves, avec ses phases éternelles, qui emporte la *Condition Humaine*.

Tout ceci, il est possible que Malraux ne l'ait pas voulu. Les dates qu'il a eu soin de mettre en tête de quelques chapitres, de nombreux passages, nous disent assez son souci de l'exactitude. Et nous savons bien, par ailleurs, qu'il n'a rien inventé. Il est d'autant plus remarquable que son livre, comme toutes les œuvres d'importance, ne cesse de dépasser son objet.

Hermann CLOSSON.

LA CONSCIENCE DE SOI, par *Louis Lavelle* (Grasset).

M. Lavelle est, parmi les philosophes français contemporains — nous n'entendons pas par là M. Bergson — l'un des plus admirés, et, certainement, l'un des plus brillants. Ce philosophe pour qui « le temps est une création de l'amour-propre, qui me sépare du Tout, et qui m'attache à des biens particu-

liers » (p. 230) publie régulièrement des critiques philosophiques dans *Le Temps*. Ses publications plus techniques, telles que *De l'Etre* et la *Dialectique du Monde Sensible*, paraissent appelées à jouer un rôle de premier plan dans l'évolution de la pensée philosophique moderne. Nous ne saurions en dire tout à fait autant de son dernier ouvrage, où, comptant sans doute s'adresser par là à un plus grand public, il parle plutôt en moraliste qu'en métaphysicien.

M. Lavelle, doué d'un sens artistique évident, est de ceux pour qui la philosophie, quelque contact qu'elle doive entretenir par ailleurs avec les sciences positives, ne saurait s'opposer à la littérature, et dédaigner la beauté. Sans doute même, l'intérêt que peut susciter un ouvrage comme *La Conscience de soi* vient-il, plutôt que des vérités souvent banales à notre avis, ou assez gratuitement affirmées, qui y sont posées — de la profondeur et de l'élégance des analyses, et surtout de ce mode de composition plus musical que systématique, qui consiste à ne se saisir d'une idée que comme d'un thème, servant de prétexte aux méditations et aux démarches de l'esprit. Ce mode de composition, peu habituel aux philosophes, rend peut-être malaisé le travail critique du lecteur: M. Lavelle est trop séduisant. Un exposé philosophique ne saurait, à notre avis, se passer d'un cadre rigoureux, d'un plan quelque peu systématique; la souplesse et l'élégance de la présentation ne doivent pas masquer les *bases critiques* nécessaires de toute réflexion.

C'est donc plutôt, à la façon d'un poète, d'une *atmosphère* que d'un système que nous sommes redevables au dernier ouvrage de M. Lavelle. Nous y trouvons plus la mise en relief d'un certain nombre de valeurs, que des réponses précises aux problèmes qui sollicitent notre conscience. Ces valeurs, comme on s'en doute, sont des valeurs de délicatesse », de « mesure », « de douceur », d'« intimité » : « Notre rayonnement spirituel est proportionnel à notre puissance de solitude. »

Mais, ici, nous posons une question. Ces valeurs, auxquelles M. Lavelle a été conduit par une expérience évidemment personnelle de la vie, ont-elles un sens objectif ? Quand M. Lavelle prononce même des mots aussi triviaux que « métier », « loisir », est-il sûr que ces mots aient le même sens pour ses lecteurs ? Est-ce que le ton dans lequel il a écrit son livre, ton qui n'est ni celui de la réflexion métaphysique, ni celui de l'expérience concrète, ne *volatilise* pas, en quelque sorte, cette expérience ? Il y a ici trop de considérations sur les « affections » en général, ou l'« amour-propre », la « communion entre les hommes », etc. pour que l'auteur puisse rejoindre la vie quoti-

dienne des hommes, et faire, de ce qui est sans doute pour lui plus qu'une méditation, une éthique.

Nous ne voulons pas, cependant, manquer de signaler dans le détail de l'ouvrage, de fréquentes pensées originales, ou du moins que nous n'avions jamais vues exprimées avec une telle intensité et une telle précision. Telle celle-ci: « Ce qui fait le caractère sérieux de la vie, c'est l'indestructibilité du passé », ou cette autre: « Toute connaissance est un commencement de métamorphose ».

Mais nous voudrions surtout insister sur la position prise par M. Lavelle vis à vis de l'action et du but de l'action. Dans des pages, qui rappellent la *Bhagavad-Gita*, il professe que « L'objet n'est qu'un mirage qui nous attire... il se réduit à rien dès que nous approchons. Nous ne possédons rien de plus que notre action elle-même au moment où nous l'accomplissons... Parmi les êtres qui agissent, les uns sont tournés vers le résultat de l'action, et ils deviennent esclaves; les autres sont tournés vers le principe qui lui donne le mouvement et la vie, et ils sont délivrés. » La supériorité de la vie contemplative sur l'action pratique, est aussi nettement affirmée que chez ces philosophes anciens qui abandonnaient aux esclaves le soin de conserver et d'entretenir la vie, mais les méprisaient (ici aussi, ne voit-on pas reparaître les métaphores esclavagistes?) Or, certes, ce ne sont plus là des valeurs historiquement viables; la prévalence de la contemplation, liée à un état de choses périmé, nous paraît solidaire, sous quelque forme qu'elle apparaisse, de cet idéal du cloître, que M. Lavelle se sent tout de même bien obligé de rejeter.

Le but du vivant est dans les choses de la vie; la « méditation de la vie » n'est pas, comme le dit M. Lavelle, solidaire de la méditation de la mort. Nous n'agissons pas pour la beauté d'agir, nous agissons pour produire un résultat en ce monde.

Jean AUDARD.

VIE DE L'ART THÉATRAL, par *Gaston Baty* et *René Chavance* (Plon).

Voici, sur le théâtre, un excellent ouvrage, très complet malgré ses dimensions modestes; ouvrage de synthèse, qui veille, dans l'étude de son évolution, à ne point dissocier les éléments complexes de l'art théâtral. La littérature dramatique n'est pas tout le théâtre, comme le croient trop facilement nos faiseurs de manuels; d'autre part, ne voir dans le théâtre qu'un spectacle, qu'un prétexte à divertissements, qu'un canevas offert

au talent de l'acteur, comme l'ont fait certains spécialistes, est tout aussi incomplet. Le théâtre vivant veut la collaboration de tous les éléments qui le composent. Oublier ou négliger les uns au profit des autres, c'est nous apporter une image déformée par conséquent fausse. Voilà un reproche qu'on ne pourra pas faire au livre de MM. Baty et Chavance.

En plus des éléments qui le composent, le théâtre doit compter avec un autre, qui, bien qu'extérieur, lui est aussi indispensable que les autres; je veux parler du public. C'est à la fois l'originalité et la misère du théâtre que d'être soumis, plus qu'aucun des autres arts, à l'acceptation de la masse. De là, l'étroite dépendance qui le lie aux conditions économiques, morales, intellectuelles de son époque. De grands dramaturges, de grands metteurs en scène, de grands acteurs, pourront fort bien chercher vainement un public qui les comprenne et les soutienne; des époques, d'autre part, ont vu l'attente d'un public intelligent et curieux trompée par la médiocrité des producteurs. Quelquefois, il se trouve que les deux parties coexistent et c'est ce que MM. Baty et Chavance nomment avec raison des *miracles:* miracle grec, miracle élizabéhain. Ce sont les âges d'or du théâtre; un public ardent, compréhensif, enthousiaste, accueille les grandes œuvres conçues par des hommes de génie, mises en œuvre avec les multiples ressources que peuvent assurer l'admiration et la foi d'une cité. Aux temps élizabéthains, comme dit Salacrou, les Chevaliers du Pilon ardent eurent autant de génie que Shakespeare.

Les chevaliers du Pilon ardent sont morts; la crise du théâtre n'a pas d'autre cause. « Aujourd'hui, écrivent MM. Baty et Chavance, une salle de spectacle n'abrite plus un public, mais des individus, différents d'éducation, de sensibilité, de croyances, en réaction les uns contre les autres. La pièce qui devrait se jouer en eux, avec eux, ne se joue plus que devant eux « Faut-il donc désespérer? Non, car « l'âme du théâtre est immortelle ». D'autres époques verront renaître une foi commune. Nous tous, auteurs, metteurs en scène, acteurs, décorateurs, c'est notre devoir de tenir quand même, de nous comprendre les uns les autres, de nous entr'aider, de mépriser les formes basses que la stupidité du public actuel favorise, de garder, très haut, très pur, notre idéal, afin qu'aux temps meilleurs où de nouvelles formes théâtrales seront redevenues possibles, nos successeurs puissent penser de nous que nous fûmes malheureux, mais non indignes.

Gaston MOUREN.

DU RÊVE A LA RÉALITÉ, par *Edmond Jaloux*. (Corréa)

Après le recueil de ses articles sur le roman anglais, dont j'ai parlé en son temps, M. Edmond Jaloux nous offre aujourd'hui également groupées en un volume et formant un tout solide, bien autonome et bien complet, les principales études qu'il a consacrées, notamment dans *Les Nouvelles Littéraires*, au romantisme allemand. Par bien des points d'ailleurs, M. Edmond Jaloux est un écrivain profondément romantique, ce que rendent plus particulièrement sensible des livres comme *O toi que j'eusse aimée* et *L'Age d'Or*. Nul, en tout cas, n'a fait autant, chez nous, pour le romantisme allemand, dont nul non plus, peut-être n'a su aussi bien parler. C'est pour une grande part à son action continue, inlassable, à sa ténacité que nous devons d'avoir vu renaître, dans le public, au cours de ces dernières années, un goût très réel pour les poètes de la grande époque de la littérature allemande et d'avoir pu ainsi bénéficier de l'édition ou de la réédition de quelques-unes des œuvres les plus marquantes ou les plus curieuses de ce mouvement. Le nom de M. Edmond Jaloux doit désormais être associé à ceux de Jean-Paul et de Hoffmann dans le cœur de tous les fervents de ces écrivains.

M. Edmond Jaloux a fait précéder son recueil de quelques notes liminaires sur le roman allemand, notes au cours desquelles il dégage à grands traits les caractéristiques essentielles de la production romanesque d'outre-Rhin. Mais que de remarques profondes ou judicieuses encloses dans cette vingtaine de pages! Ayant à définir le caractère fondamental du type généralement mis en scène par les romanciers allemands, M. Jaloux voit en lui un personnage en état de continuel devenir. Rien de plus vrai: l'Allemand est en effet un être perpétuellement flottant, jamais achevé, prêt par conséquent à accepter toutes les expériences alors que le Français n'a pas de désir plus cher que d'aboutir et de se conclure. Le Français est un être logique et qui veut une conclusion à toute chose, — à une vie comme à un roman. L'Allemand se meut au contraire dans un climat moral de passivité et de réceptivité, qui lui fait souvent préférer le chaos à l'ordre, l'inachevé au fini, la maladie à la santé et, plus généralement, la mort à la vie. N'est-ce pas précisément, Novalis qui a dit que « la maladie, comme la mort, fait partie des plaisirs de l'homme ? » La réalité n'exerce pas sur l'Allemand l'emprise qu'elle a sur nous, il voit en elle une des formes du Destin et un moment de l'éternelle transformation, et c'est pourquoi, pour brutale que cette réalité se présente parfois à lui (ainsi quand elle s'appelle le national-socialisme, par exemple), il l'accepte et s'y soumet aveuglément.

Cette soumission aux événements a à la fois comme conséquence et comme contrepoids un goût profond pour le rêve. Novalis encore disait qu'une chose est d'autant plus vraie qu'elle est plus poétique et il voulait faire du roman une opération *magique*. D'autres peuples ont aussi le goût du rêve: les Scandinaves, notamment. Mais ils l'ont d'une manière bien différente et peut-être opposée: l'Allemand, au fond, n'est jamais entièrement dupe ou, si l'on préfère, il sait que le rêve est rêve, c'est-à-dire une chose bien distincte de la réalité, mais il rejette en quelque sorte volontairement cette dernière, alors que le Norvégien ou le Suédois crée son univers féerique dans celui-là même qu'il a sous les yeux. Il n'y a pas ici à l'origine de discrimination établie plus ou moins consciemment, mais une intégration toute naturelle et spontanée de l'invisible dans le visible. *Du Rêve à la Réalité:* c'est bien en effet par le Rêve que les Allemands retrouvent le réel, tandis que les Scandinaves vont de la réalité à l'irréalité, du monde fini, sensible, à celui qui n'a pas de fin. Cela est si vrai que deux des plus grands poètes scandinaves, Jens-Peter Jacobsen et Knut Hamsun, sont considérés chez eux comme des écrivains réalistes. Les Allemands, que je sache, n'ont jamais revendiqué ce titre pour Jean-Paul.

Tout cela, et bien d'autres choses encore, M. Edmond Jaloux, soit dans sa préface, soit dans ses études sur Gœthe et sur Jean-Paul, sur Wagner et sur Schubert, sur Hoffmann et sur Eichendorff, tantôt le dit expressément et tantôt encore amène le lecteur à se formuler. On peut dire qu'il n'est pas une ligne de ce livre, non seulement à laquelle l'esprit ne puisse adhérer, mais aussi qui ne soit gonflée de sens et de vie, et qui ne découvre à tout moment toute une suite exaltante d'arrière-plans et de perspectives. A propos de la critique de M. Stefan Zweig, M. Edmond Jaloux écrit quelque part qu'une telle critique est vraiment création. Voilà une définition que l'on pourrait appliquer à M. Jaloux lui-même! C'est que M. Jaloux ne se contente pas d'expliquer un texte et d'avoir devant un livre des réactions purement livresques; la critique, chez l'auteur de *La Balance faussée*, ne consiste pas seulement dans des vues de l'intelligence, c'est aussi un produit de la sensibilité, le fruit d'une expérience humaine.

Dans ces pages simples, profondes, et, en bien des cas, décisives, la parfaite justesse du ton n'est pas le moins surprenant. C'est qu'à l'inverse de tant d'esprits de chez nous — et même de quelques-uns des meilleurs — M. Edmond Jaloux sait se débarrasser de ces préjugés qui faussent si souvent nos jugements lorsque nous avons à examiner une œuvre étrangère, que nous étudions presque toujours sous le rapport de l'harmonie ou

de la contradiction (ce qui, pratiquement, revient au même) où elle se trouve vis-à-vis de notre propre tempérament, de nos goûts, de nos tendances, de nos conceptions. Intellectuellement aussi, un Français n'aime pas franchir la frontière et entend ramener tout ce qui est étranger à ses lois. M. Edmond Jaloux, lui, est un grand voyageur qui, par l'esprit tout au moins, a visité tous les pays en se les assimilant chaque fois profondément: d'où cet accent à peu près unique de compréhension et de chaleur que possède sa critique, d'où la place, elle aussi unique, qu'il occupe désormais chez nous.

Georges PETIT.

LETTRES ETRANGERES

LE VASE D'OR, par *Ludwig Lewisohn.*

LES DERNIER JOURS DE SHYLOCK, par *Ludwig Lewisohn* traductions de Maxime Piha (Rieder).

M. Ludwig Lewisohn est une des personnalités les plus éminentes et les plus intéressantes dans la littérature américaine d'aujourd'hui. Chacun de ses livres aborde un problème social ou un problème de psychologie individuelle d'une façon si neuve et si définitive en même temps, qu'il nous donne une impression de plénitude, et, sans répondre absolument à toutes les questions, les laisse posées souvent de telle sorte qu'il nous semble les voir résolues. Nous sommes particulièrement attirés aussi par la qualité de la révolte qui anime tous ses livres, révolte de l'esprit et du cœur, qui ne laisse pas de répit à ce tempérament ardent, irritable, avide de totalité et d'absolu. Enfin, il y a partout une authenticité entière, que ce soit dans l'ordre des concepts ou dans celui des passions, dont l'accent qui, souvent, murmure des confidences, s'élève parfois aussi jusqu'à une sorte de courroux messianique contre les fausses lois, les fausses traditions, les faux idéals.

Ludwig Lewisohn est tout entier dans chacun de ses livres, que ce soit dans ses autobiographies avouées ou dans ses romans d'allure objective ; sa personnalité est si forte, si caractéristique qu'elle déborde immédiatement l'anecdocte et envahit les destinées étrangères qu'il voudrait présenter au lecteur. Dans la production actuelle, ses livres d'une marche un peu lente, un peu massive, alourdis semble-t-il par une puissance d'intensité toujours tendue et prête au choc, et chargés d'une matière humaine qui résiste parfois aux injonctions formatives de l'art, se distinguent également par la qualité de leur émotion et celle de

leur écriture. Dans ses deux derniers livres surtout le style de M. Lewisohn me parait avoir atteint une singulière beauté, sans que l'art y domine trop tyranniquement pourtant l'élément *humanité* qui leur donne une si vaste et si profonde signification.

Ces deux livres sont bien différents et tout en prenant leur place logique dans une œuvre qui réunit *The Case of M. Crump The Island within, Upstream* et *Midchannel*, ils offrent un contraste très net avec ses précédents ouvrages. Il semble que son talent s'apaise, se clarifie, s'ordonne dans un ordre de contemplation plus sereine. *Le Vase d'Or*, traduit par Maxime Piha, offre dans une forme splendide de lyrisme intime et secret une sorte de résignation devant la vie qui s'échappe et tout ce qu'elle entraine, l'aventure, l'amour. Ridgevale, écrivain célèbre et vieillissant, s'inspire d'un stoicisme souriant qui dénoue dans une atmosphère calme et noble de crépuscule d'été, le dernier conflit de cœur et d'esprit. L'ample et sereine harmonie de l'écriture convient admirablement à cette mélancolique histoire. On retrouvera la révolte et la colère dans *Les Derniers Jours de Shylock*, traduit aussi, par Maxime Piha. Nous retrouvons ici l'étonnant analyste des âmes juives et le parallélisme de ce roman avec *Midchannel*, par exemple, est fort significatif. L'auteur prend Shylock au moment où Shakespeare l'abandonne, et il imagine la suite de ses aventures. Avec un autre écrivain, cela aurait pu n'être qu'un agréable divertissement de lettré mais le sursaut du juif de Venise contre la société vénitienne, sa flamme de rancune et de haine qui le dresse en lutte ouverte désormais, en font un plaidoyer véhément et farouche — la plaidoirie qui lui aurait peut être fait gagner son procès devant le Tribunal de la Seigneurie.

Avec « Le Vase d'Or », nous abordons un côté bien différent du talent de M. Ludwig Lewisohn ; il semble que ce roman soit dans l'ensemble de son œuvre, comme une sorte de retour de l'individu sur lui-même ; où considérant l'évènement personnel comme plus important que le destin collectif, l'auteur se penche sur les passions de son personnage d'une façon à la fois plus intime et plus troublée que dans ses autres livres. L'accent qu'on entend ici, aucun ouvrage de M. Lewisohn, peut être, ne nous l'avait encore révélé.

Il n'appartient pas au critique de rechercher quelle peut être la part de confidence et d'autobiographie qui entre dans une œuvre de fiction, car on ne saurait faire une distinction absolue entre ce qui appartient à l'expérience et ce que revendique l'imagination ; les deux éléments se mêlent d'une façon presque inextricable, et à celui qui considère seulement l'œuvre d'art, ces considérations paraissent bien accessoires. Je crois pouvoir dire

seulement que l'authenticité profonde et essentielle des livres de M. Lewisohn vient de ce que nous sentons très nettement que chacun est le résultat d'une expérience — je voudrais dire d'une *erlebnis* car le mot est intraduisible en français. — Le grand écrivain américain, sans jamais nous livrer de confessions proprement dites, nous laisse suffisamment découvrir qu'une œuvre intense, passionnément humaine comme la sienne, n'aurait pu être écrite sans cette collaboration totale de tous les sentiments, de toutes les pensées, de toutes les expériences. Ouvrage de fiction le « Vase d'Or » contient une admirable analyse du poète, trop belle et trop vraie, pour que nous n'y reconnaissions pas un de ces portraits psychologiques magistraux dans lesquels M. Lewisohn excelle. Une grande noblesse, une vaste sérénité faite de sagesse souriante, de passion et de désenchantement donne à ce récit de magnifiques teintes d'automne. Mais n'est ce pas la saison des roses les plus émouvantes et des plus riches grappes?

Marcel BRION.